

KOPTOS

RELATION SOMMAIRE DES TRAVAUX EXÉCUTÉS PAR MM. AD. REINACH ET
R. WEILL POUR LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES
(CAMPAGNE DE 1910)

PAR M. RAYMOND WEILL.

I

OBSERVATIONS ET TRAVAUX ANTÉRIEURS SUR LE SITE.

Koptos, la grande ville de la Haute-Égypte à l'époque gréco-romaine, est reconnue sur place depuis très longtemps. Le problème de sa localisation était facile. Ptolémée, qui dans sa description de la Thébaïde sépare les nomes et villes de la rive gauche de ceux de la rive droite, cite sur la rive gauche⁽¹⁾, en remontant, après Abydos et le nome de Diospolis la Petite, le *Tentyrite* avec *Tentyra*, qui est le Denderah d'aujourd'hui, un peu en amont de Kench sur l'autre rive, puis l'*Hermonthite* avec *Hermonthis*, l'Erment moderne qui est à quelque distance au sud de Louxor; sur la rive droite, dans la zone correspondante à celle ainsi définie par Denderah et Erment, le géographe cite⁽²⁾ le nome *Panopolite*, dont la dernière ville, vers l'amont, est *Kainè polis*, la ville même de Kench qui aujourd'hui est chef-lieu de province, puis le *Koptite* avec *Koptos* et *Apollonopolis la Petite*, puis le nome de *Diospolis la Grande* qui — Strabon le dit explicitement — est Thèbes. Diospolis-Thèbes est pour ainsi dire le point de repère central de la géographie antique de la Haute-Égypte, car les immenses ruines qui dominent la plaine de la rive droite, aux abords de Louxor, décèlent immédiatement la capitale pharaonique. Cela étant, et d'après Ptolémée seul, on voit qu'entre *Kainè*-Kench et *Diospolis*-Louxor, sur la rive droite, sont à trouver deux villes antiques, *Koptos* et *Apollonopolis la Petite*. La

⁽¹⁾ Ptolémée, IV, 5, § 63-70. — ⁽²⁾ *Ibid.*, § 71-73.

Annales du Service, 1910.

même chose exactement ressort de la description de Strabon, qui nomme les localités de l'une et de l'autre rive suivant l'ordre naturel de la remontée du fleuve, et cite ainsi ⁽¹⁾, après Abydos et Diospolis [la Petite], la ville de *Tentyra*, — Denderah, à peu de distance de Kench, nous l'avons remarqué déjà, — puis *Koptos*, non loin de laquelle est *Apollonopolis* [la Petite], et après Apollonopolis, *Thèbes*, qu'on appelle *Diospolis*. » Pour préciser la géographie de Strabon et de Ptolémée, entre les limites de Denderah-Kench et d'Erment-Louxor, il n'y a donc que deux points à reconnaître sur la rive droite, à savoir, du nord au sud, Koptos et Apollonopolis la Petite.

Or, la Koptos gréco-romaine est une place très importante, débouché sur le Nil de la grande route des Indes par la mer Rouge, les ports du littoral africain et le désert entre la mer Rouge et le fleuve; c'est le point d'embarquement fluvial et l'entrepôt de toutes les marchandises en provenance des Indes et de l'Arabie et à destination du Nord ⁽²⁾. Cette grande ville ne peut avoir été que sur l'emplacement du vaste champ de ruines qui couvre plus d'un kilomètre dans tous les sens, sur la rive orientale du canal de Shanhour, et autour duquel sont groupés en cercle de gros villages dont le principal, *Kift*, est bâti en grande partie sur des buttes antiques très hautes. Le nom de *Kift* — ou *Kouft*, ou *Kaft*, ou *Keft*, la voyelle est extrêmement indéterminée — n'est autre, comme on voit, que le nom antique même de Koptos ⁽³⁾, et cette circonstance contribua certainement, à l'origine, à assurer la localisation de la place. Les voyageurs du XVIII^e siècle y passent ⁽⁴⁾, les savants de la *Description de l'Égypte* en donnent une description intéressante ⁽⁵⁾. Notons qu'en même temps que

⁽¹⁾ Strabon, XVII, 1, § 44-45.

⁽²⁾ Strabon, XVI, 4, § 23, XVII, 1, § 45; Pline, V, 11.

⁽³⁾ Le copte avait écrit ⲕⲉⲡⲧⲣ, que l'arabe transcrivit et écrit encore كفت. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que le nom n'a aucun rapport avec celui des *Coptes*, قبط, qui vient du copte ⲕⲣⲩⲛⲧⲓⲟⲥ, transcrit lui-même de Αἰγύπτιος. Le nom de l'Égypte chez les Grecs, dès une époque très ancienne, n'a évi-

demment rien de commun avec celui d'une ville lointaine de la Haute-Égypte.

⁽⁴⁾ Le P. Sicard vers 1725, voir *Lettres édifiantes*, éd. 1780, t. V, p. 493, ou éd. 1819, t. III, p. 464; Vitaliano Donati en 1760, Mss. du roi à Turin, I, p. 377, 387.

⁽⁵⁾ JOLLOIS ET DEVILLIERS, *Notice sur les ruines de Keft et de Qous*, dans *Descr.*, III, p. 411-415; cf. *Histoire scientifique et militaire de l'Égypte*, VI, p. 36.

Koptos, on reconnaît sur le terrain *Apollonopolis Parva*, située au sud de Koptos comme la géographie classique l'exige, dans la ville moderne de Kous, à une quinzaine de kilomètres en amont et du même côté du fleuve; des ruines de temples s'y trouvaient, qu'on devait parfois, dans les descriptions, attribuer par erreur au site de Koptos ⁽¹⁾.

Dans le cours du XIX^e siècle, ensuite, les ruines de Koptos sont décrites par Wilkinson ⁽²⁾, puis vues et quelque peu fouillées, de 1882 à 1885, par Maspero ⁽³⁾. Les observations faites, depuis l'époque même de la *Description*, sur les buttes de décombres et les restes de temples qu'on en voit sortir, ont montré à l'évidence que la ville avait déjà une grande importance à l'époque pharaonique, et de très bonne heure, les égyptologues avaient pu se rendre compte que le nom de Koptos est celui même qui désigne, dans les listes géographiques et les autres documents hiéroglyphiques, la ville, ♂  *Kebt*, la «ville du Faucon», et le nome, , les «Deux Faucons»; on connaissait son dieu, le *Min Kebt* ithyphallique, «Min de Koptos» dont le culte se rencontrait, non seulement à Koptos même, mais aussi sur tous les chemins du désert entre la ville et la mer Rouge, et la haute antiquité de ces témoignages, dont beaucoup remontent à l'Ancien Empire, pouvait montrer dès 1850 ⁽⁴⁾ qu'à une époque extrêmement ancienne, la ville exerçait déjà la fonction où elle nous apparaît dans les écrits du I^{er} siècle de notre ère, celle d'une porte du désert oriental et des avenues du littoral maritime. En pouvait-il être autrement, d'ailleurs, à une époque quelconque de l'histoire? Koptos est au point le plus oriental de cette immense boucle du fleuve qui est le trait le plus remarquable de

⁽¹⁾ Cette confusion est commise, notamment, par les auteurs de la *Descr. de l'Égypte*, loc. cit. (v. note précédente), p. 411-412. Un pylône de Kous est représenté dans *Descr., Ant.*, IV, pl. I, A.

⁽²⁾ WILKINSON, *Topography of Thebes etc.*, 1835, p. 411-412, et *Modern Egypt etc.*, II, 1843, p. 129-131; cf. *Murray's Handbook for Egypt*, 1873, p. 391-392.

⁽³⁾ Maspero, dans *Bull. Institut égypt-*

tien, 1882, p. 117; 1883, p. 247; 1885, p. 68-69.

⁽⁴⁾ Le principal groupe d'inscriptions hiéroglyphiques du désert oriental est, comme on sait, celui du O. Hammamât, sur la route la plus directe de Koptos à la mer Rouge et à mi-distance, et les plus intéressantes de ces inscriptions ont été connues d'abord, sans parler de la publication de Burton dans ses *Excerpta*, par les *Denkmäler* de Lepsius.

son cours entre la cataracte d'Assouân et la naissance du Delta; le Nil, à cette place, n'est plus distant de la mer Rouge que de 150 kilomètres, et sur le trajet, la nature a aménagé une longue suite de vallées en pente douce, à peine resserrées à la traversée des montagnes, dont le sillon s'ouvre largement en estuaire, vis-à-vis de Koptos, sur la vallée du fleuve, et court droit à l'est, de là, jusqu'à la mer. Le petit port de Kossair, aujourd'hui, est la tête maritime de cette route, dont les monuments pharaoniques du défilé de Hammamât jalonnent le milieu ⁽¹⁾, et dont il est clair depuis longtemps que son parcours est aussi ancien que la civilisation humaine.

D'autres grandes vallées divergent du Nil, dans la même zone, dessinant une sorte de colossal éventail entre la direction du nord et celle du sud-est, de telle manière que Koptos apparaît, non seulement comme la tête fluviale d'une route unique, mais comme le point de concours de plusieurs routes du désert. De ces routes, la géographie classique connaît au moins deux. La plus fréquemment citée est celle de Koptos à Bérénice, seule connue de l'Itinéraire Antonin et de Pline, qui nous fournissent des tableaux assez concordants, dans l'ensemble, des stations et des distances ⁽²⁾. Strabon connaît également cette route, mais il ne la cite pas seule; dans un passage extrêmement intéressant en dépit d'une certaine confusion qui y règne, il explique ⁽³⁾ que de Koptos à la mer il y a deux routes, celle de Bérénice et celle de Myos Hormos, mais que celle de Myos Hormos est la principale; et en outre, que des ports maritimes on peut également aboutir à Apollonopolis, — Kous, comme nous savons — bien que Koptos, des deux places fluviales, soit la plus fréquentée. En plusieurs autres endroits de ses livres, Strabon cite encore la route de Myos Hormos, dont il parle en contemporain bien informé, et comme de la route ordinairement pratiquée de son temps ⁽⁴⁾. Où étaient Bérénice et Myos Hormos? Les noms de ces places reviennent souvent dans les descriptions classiques de la mer Rouge, — chez Diodore, Strabon encore, Pline, Ptolémée, dans le *Périple de la mer Érythrée*, — mais il ne convient pas de nous engager ici dans

⁽¹⁾ Voir note précédente.

⁽²⁾ Pline, VI, 26; *Itinéraire*, éd. Wesseling, p. 171; renseignements dérivés de ceux de l'*Itinéraire* dans la Table de

Peutinger, voir E. DESJARDINS, *La Table de Peutinger* etc. (1874), segment IX.

⁽³⁾ Strabon, XVII, 1, § 44-45.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, II, 5, § 12; XVI, 4, § 23, 24.

l'histoire de la localisation des deux ports et les difficiles problèmes que la question soulève. Bornons-nous à dire que Bérénice, depuis longtemps, est reconnue certainement au fond de la vaste baie qu'abrite la longue presqu'île du *Ras Benás*, loin au sud-est de Koptos et presque exactement sur le parallèle d'Assouân; il est bien probable que dans ce nom du *Ras Benás*, c'est le nom même de Bérénice qui subsiste. Pour Myos Hormos, sa localisation est beaucoup plus incertaine, et il n'y a de clair que sa position au nord de Bérénice; les indications en latitude de Ptolémée sont très incompatibles avec les indications en longueur, peut-être plus dignes de confiance, du *Périple*, d'après quoi on est conduit à se demander si Myos Hormos ne serait pas simplement Kosseir. La grande route de Strabon serait alors la route moderne, si facile et si courte, qui coupe droit vers l'est de Koptos, et le long de laquelle, il faut le remarquer, une importante organisation romaine de forts, de citernes et de postes de garde, a été signalée depuis longtemps par nombre de voyageurs.

Pas plus que sur la question des ports de la mer Rouge, nous ne nous arrêterons sur celle des mines et carrières, exploitées pour la plupart de toute antiquité mais particulièrement actives au début de l'époque romaine, qui se rencontraient en tous les points du désert oriental de la Haute-Egypte et que desservaient, outre les grandes routes du fleuve à Myos Hormos et à Bérénice, une foule de communications secondaires ou spéciales. Trois régions minières sont particulièrement intéressantes et ont été visitées par des explorateurs nombreux; ce sont le district de Hammamât-Faouakhir, avec ses carrières pharaoniques et gréco-romaines, à mi-distance sur la route de Kouft à Kosseir, le grand district méridional des mines d'émeraude, qui couvre de vastes étendues de montagne en arrière de la côte de Bérénice, enfin, à plusieurs journées de marche au nord de la route de Kosseir, la région des carrières romaines du mons Claudianus et du mons Porphyrites. D'autres sites d'importance moindre sont également relevés depuis très longtemps, notamment les localités pharaoniques très anciennes du ouadi Gasoûs, à une dizaine de lieues au nord de Kosseir, que Burton et Wilkinson connaissaient déjà et que Schweinfurth devait retrouver. La considération de ces places minières, d'ailleurs, de même que celle des ports de la mer Rouge et des communications qui desservaient les unes et les autres, n'a d'autre importance ici qu'en ce qu'elle attire

notre attention sur l'intensité de la circulation dans le désert à partir de Koptos, et nous fait comprendre comment la ville et son dieu sont arrivés, tout naturellement, à annexer le désert entier à leur domaine : de toute antiquité, cet arrière-pays dut porter le nom de « désert de Koptos » ou « montagne de Koptos » ⁽¹⁾, de même qu'un instant, à l'époque romaine, on devait l'appeler « montagne de Bérénice ». La grande importance de la route du désert et les relations administratives, forcément très étroites, qui unissaient Koptos aux places de la mer Rouge, nous expliquent également qu'on trouve, à Koptos même, des documents relatifs aux ports maritimes et à leurs routes ⁽²⁾, voire des actes administratifs émanant du « préfet de Bérénice » ⁽³⁾ ou du « commandant de la mer Érythrée ». Le plus remarquable nous est apporté par la célèbre *inscription des tarifs* trouvée par Fl. Petrie en 1894; c'est ⁽⁴⁾ un règlement de L. Antistius Asiaticus, qui était « préfet de Bérénice » en 90 après J.-C., relativement à la circulation des voyageurs sur la route de Bérénice à Koptos et aux taxes à prélever sur eux suivant leurs qualités; on y apprend que la perception des taxes de circulation était affermée, et placée sous le contrôle de l'arabarque ⁽⁵⁾. Cet

⁽¹⁾ On en trouve le témoignage explicite dans une inscription grecque de 150 avant J.-C., où il est question d'un *garde du corps* royal, chargé de veiller à la sécurité du transport des pierres précieuses et des parfums d'Arabie à travers « la montagne au-dessus de Koptos » (Dittenberger, *Or. gr. inscr. sel.*, 132). Encore au moyen âge, « le désert de Qoft » est mentionné dans un passage de Maqrizi (trad. BOURIANT, *Mém. Inst. français arch. or.*, XVII, I, p. 91).

⁽²⁾ Telle l'inscription latine, découverte en 1883 et maintenant au Musée du Caire, relatant les travaux exécutés par les légionnaires du temps d'Auguste sur la route de la mer Rouge et dans le port de Bérénice : F. DESJARDINS, *C. R. de l'Acad. des Inscr.*, 1883, p. 217 suiv.;

MOMMSEN, *Add. tertia ad Corporis vol. III*, p. 5-17.

⁽³⁾ Le titre, dans sa forme complète, est *ἐπαρχος ὁρος Βερηνίχης*, ou même *praefectus praesidiorum et montis Bero-nices*; il appartient régulièrement au gouverneur de la mer Rouge à l'époque romaine.

⁽⁴⁾ Texte publié par G. Hogarth dans PETRIE, *Koptos*, p. 27-33 et pl. XXVII, et Jouguet dans *Bull. Corr. Hell.*, XX (1896), p. 169-177.

⁽⁵⁾ Sur la fonction de l'arabarque, voir le résumé de BOUCHÉ-LECLERCO, *Hist. des Lagides*, III, p. 141, n. 1 (cf. *ibid.*, IV, p. 12); d'après Bouché-Leclercq, l'arabarque serait le même officier que l'*épistratège de Thébaidé*, sorte de vice-roi qu'on rencontre à partir d'Évergète II et

important document a précisé en plusieurs points ce qu'on savait, pour la période gréco-romaine, des douanes et services corrélatifs ⁽¹⁾ à l'entrée en Égypte des grandes routes internationales.

A l'exception de ce qui concerne l'*inscription des tarifs*, les faits et les conditions historiques générales que nous venons de passer en revue étaient bien connus déjà, lorsque Fl. Petrie entreprit à Koptos ses fouilles de 1893-1894. Bien que circonscrites, pour la majeure partie, dans le périmètre de l'aire du grand temple, ces fouilles ⁽²⁾ firent sortir des décombres de très nombreux monuments, répartis chronologiquement sur la durée entière de l'histoire, depuis les temps antérieurs aux dynasties memphites jusqu'au III^e siècle après J.-C. On se rappelle les statues archaïques du dieu Min, avec leurs curieuses figurations d'éléphants, de poissons et mollusques de la mer Rouge, qui attirèrent vivement l'attention sur le caractère très ancien des relations entre Koptos et le rivage maritime oriental, et donnèrent lieu à cette théorie, plusieurs fois reprise depuis lors, que par la grande trouée Kosseir-Koptos seraient survenus les conquérants asiatiques qui soumièrent la vallée du Nil avant le début de la période pharaonique, et fondèrent l'Égypte historique par l'introduction d'institutions nouvelles, le mélange des hommes et des traditions religieuses ⁽³⁾. Pour l'Ancien Empire, sortirent des débris de reliefs de Papi II; de la XII^e dynastie, de grands et beaux fragments architecturaux aux noms d'Amenemhat I^{er} et de Senousrit I^{er}, et de la période suivante, les monuments extrêmement remarquables de Noubkhopirra Antef, les blocs sculptés d'une chapelle et un précieux décret gravé sur pierre, ainsi qu'une autre stèle du roi très peu connu Rahotep. Les blocs d'Antef et ceux de la XII^e dynastie n'étaient pas trouvés en place,

qui avait sous ses ordres les forces militaires non seulement de la Haute-Égypte, mais aussi de la mer Rouge. On se demande cependant, d'après cela, si l'*épistratège de Thébaïde* des temps ptolémaïques n'est pas le *préfet de Bérénice* même des siècles suivants.

⁽¹⁾ Pour d'autres documents plus tardifs concernant l'interdiction de circuler gra-

tuitement à travers le désert, les permis de circulation et les tarifs d'escorte, voir BOUCHÉ-LECLERCQ, *loc. cit.*, III, p. 302, n. 3, p. 325, n. 1.

⁽²⁾ PETRIE, *Koptos*, Londres, 1896.

⁽³⁾ PETRIE, *Koptos*, p. 7-9; *History*, I, 1899, p. 12-13; Wiedemann dans MORGAN, *Recherches sur les origines de l'Égypte*, II (1897), p. 224.

mais employés dans les dallages des constructions ptolémaïques ou romaines. Pour le Nouvel Empire et les temps suivants, beaucoup de monuments encore, dont les plus remarquables sont la grande stèle de Senoushersheps, majordome d'une reine Arsinoé Philadelphie, et le *tarif* grec, cité plus haut, du préfet Antistius Asiaticus.

A la publication des monuments, Petrie joignit celle d'un plan au $\frac{1}{1000}$ du principal emplacement fouillé, celui du temple, mais sans carte générale du site et sans rattacher son plan, comme il eût été bien utile, aux objets reconnaissables des alentours. Avec sa description, on n'arrive pas à situer exactement, par rapport à la grande fouille, l'« église copte » à l'ouest du temple, où sont remployés des piliers de granite de Thoutmès III (*Koptos*, p. 13, 25, pl. XXVI), ni d'autres très beaux piliers de Thoutmès III que Petrie, comme nous verrons, avait découverts en place, et point davantage le grand socle de basalte, couvert d'inscriptions et de tableaux au nom d'un des derniers Ptolémées, qui attirait l'attention au centre du champ de ruines (*ib.*, p. 22) et que Maspero, déjà, avait signalé en 1885. D'une manière générale, le travail de Petrie encourt le reproche de ne point nous renseigner suffisamment sur les conditions du site en dehors de l'étroit périmètre des fouilles. Dès 1889, cependant, Daressy avait fait une reconnaissance attentive du champ de ruines, à l'occasion du bornage des terrains de l'État, serrés de près et constamment menacés d'empiétement par les villages modernes; il en rapporta un croquis topographique intéressant, malheureusement trop sommaire pour être facilement utilisable⁽¹⁾. Depuis lors, et depuis la publication de Petrie, aucune tentative de relevé ne fut plus faite à Koptos. Le site, pourtant, n'était pas oublié. En 1902, les agents du Service des Antiquités déblayèrent une fort intéressante tombe du temps de Nectanébo II, découverte par le travail des *sebakhin* en pleine ville antique, sur un emplacement que nous décrirons plus loin⁽²⁾. A une date postérieure, comme les piliers remployés de Thoutmès III, signalés par Petrie, étaient menacés de destruction par les fellahs des villages

⁽¹⁾ Musée du Caire, archives, 1889-1890.

⁽²⁾ Sur la lisière nord du village d'El Oeidat, au point 45 du plan que nous

suivrons continuellement tout à l'heure. Voir la note de Howard Carter dans *Annales du Service des Antiquités*, IV (1903), p. 49-50.

environnants, on transporta au Caire deux d'entre eux, dont l'un est martelé, mais dont l'autre a encore le superbe décor intact d'une de ses faces, et se dresse aujourd'hui en avant de la façade du Musée. La même mesure de préservation fut heureusement appliquée, un peu plus tard, au socle souvent remarqué que Dow Covington rapporta en 1908 et dont une salle du Musée du Caire abrite la masse imposante⁽¹⁾ : intéressant monument attribué par confusion, jusqu'ici, à Ptolémée XIII Neos Dionysos, et qui appartient en réalité à Ptolémée César⁽²⁾.

II

LA VILLE ANTIQUE ET SES ABORDS.

CARTES CI-JOINTES AU $\frac{1}{80.000}$ ET AU $\frac{1}{5.000}$ (PLANCHE), PLAN AU $\frac{1}{1.250}$ (PLANCHE).

Les villages qui enserrent et en partie recouvrent le site de la ville antique, forment un groupe isolé dans une vaste plaine de 8 kilomètres de largeur, à peu près à égale distance de la rive du fleuve et de la limite des cultures au pied des premiers sables. L'important canal de Shanhour longe l'agglomération sur son bord occidental, serrant de près une haute et vaste butte sur laquelle la moitié nord du bourg de Kift est construite, dans une situation telle qu'il est inévitable que toujours un cours d'eau a passé à la même place, et que les berges de ce même canal de Shanhour servaient de port à la ville antique : on pense au « canal conduisant à Koptos » dont la géographie de Strabon nous garde le souvenir. Entre le canal de Shanhour et le Nil, court la voie ferrée moderne; la gare de Kift est placée à l'endroit où la ligne coupe le grand chemin de terre, fortement

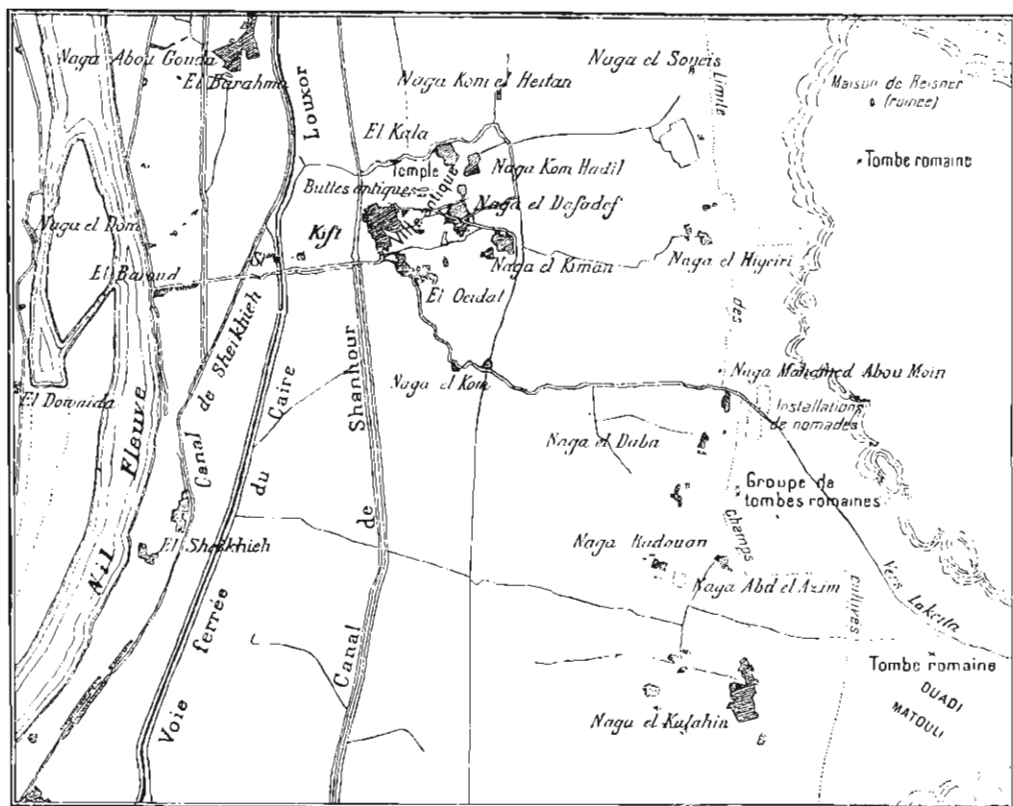
⁽¹⁾ DOW COVINGTON, *Altar of Ptolemy Neos Dionysos XIII*, dans *Annales du Service*, IX (1909), p. 34-35; suivi de DARESSY, *Socle de statue de Coptos*, *ibid.*, p. 36-40, avec deux planches.

⁽²⁾ Toute une série des monuments de Ptolémée César sont encore attribués à son grand-père Neos Dionysos, par suite d'une analogie de titulature dont l'illu-

sion, aujourd'hui seulement, se dissipe, grâce à quelques monuments de Koptos sur lesquels nous avons relevé des titulatures d'attribution très certaine. Nous dirons un mot de ces monuments plus loin, et d'ailleurs, consacrons un article spécial aux analogies et à la différenciation des titulatures de Ptolémée César et de Ptolémée XIII (v. ci-dessous, p. 127, n. 1).

surélevé au-dessus des champs, qui de Kift descend droit sur le fleuve et touche sa rive au hameau de Baroud : chemin très antique sans nul doute, port de pleine eau d'usage aussi ancien que la ville même. De la gare aux villages, la haute digue de terre file en droite ligne; elle franchit le canal

LA PLAINE DE LA RIVE DROITE AUX ABORDS DE KOPTOS.

Échelle de $\frac{1}{80.000}$ 

sur un pont en maçonnerie dans lequel on chercherait en vain les blocs antiques jadis notés par Harris, car le vieux pont a été complètement démoli et remplacé par une maçonnerie moderne en pierre et brique. La route touche l'extrémité de l'agglomération de Kift et s'engage entre Kift

et Ocïdat; ce n'est plus maintenant une levée de terre, mais une simple piste tracée sur l'aire d'une vaste plate-forme de matériaux antiques, tessons et brique crue, qui fait comme un socle aux villages plus hauts qui l'encadrent. Quelques pas encore entre les murs de jardins de palmiers, et l'on débouche dans un immense espace, fermé de tous côtés par les hautes maisons grises et les arbres des jardins de trois villages, et présentant l'aspect de désolation d'un site bouleversé à l'extrême, livré de longue date à l'activité dévastatrice des enleveurs de *sebakh*. Des buttes très hautes existaient sur cet emplacement, assez hautes pour que les villages environnants aient préféré, à une certaine époque, s'établir à leur base; mais les *sebakhin* ont enlevé tant de terre, qu'on a plutôt l'impression d'une cuvette approfondie dans le cercle des villages. Le sol de cette cuvette est couvert d'une quantité énorme de tessons de poterie, formant un lit épais par endroits de plusieurs mètres, et de cette mer de poteries sortent, partout, les débris éventrés de maçonneries de briques crues, des maisons, de massifs édifices impossibles à définir et à reconnaître, et en beaucoup d'endroits des pans de murs d'une hauteur et d'une puissance remarquables, mais tellement attaqués de toutes parts que ce ne sont plus que des espèces d'îlots abrupts et que la direction de la muraille, dans le plus grand nombre des cas, n'est plus reconnaissable.

L'aspect des lieux a changé considérablement, non seulement depuis la *Description de l'Égypte*, non seulement depuis les notes de Maspero en 1885, mais encore depuis le temps de Petrie. Détruite, ou aussi bien que détruite, la grande enceinte carrée, à tours flanquantes, qui est le principal point de repère et l'élément dominant des descriptions anciennes, — au temps de la *Description*, on reconnaissait deux enceintes, — de celle de Maspero et du croquis inédit de Daressy. Dans la partie sud du champ de ruines, cependant, le terrain se relève un peu, dans le périmètre d'un espace rectangulaire de 250 ou 300 mètres; il y a là de vraies buttes de décombres, conservées et non bouleversées, des restes d'édifices en pierre, et tout autour, un assez grand nombre de « témoins » de l'ancienne enceinte pour qu'on puisse en restituer la position ainsi qu'il est fait dans notre carte au $\frac{1}{5000}$. Un imposant massif de maçonnerie, qui en formait probablement l'angle nord-est, est relativement bien conservé; c'est une masse de briques d'architecture compliquée, probablement très tardive, évidée de

grands puits circulaires, ouverts en haut, qui se rencontrent encore en d'autres points des parties conservées de la muraille.

Plus intéressants que ces ruines de briques, cependant, sont les restes de temples et d'autres grands édifices qui sortent de terre en plusieurs points du champ de décombres. Immédiatement avant nos fouilles, le visiteur qui arrivait là, venant de l'ouest, était d'abord attiré par un énorme pilier de granit rouge, debout sur des substructions informes dans lesquelles on reconnaissait l'«église copte» et le baptistère notés et partiellement relevés par Petrie ⁽¹⁾; à cette place, où Petrie avait vu encore quatre piliers debout, provenant d'un temple de Thoutmès III, il n'en restait plus qu'un, à l'un des angles du baptistère dont ces piliers, un jour, portèrent la toiture, les autres piliers gisant dans les décombres aux pieds de leurs socles. Pilier debout et piliers abattus avaient leurs tableaux et inscriptions hiéroglyphiques martelés jusqu'au dernier signe, exactement comme l'un des deux piliers récemment rapportés au Caire, et le témoignage des indigènes confirmait que c'était bien de là, ou de l'immédiat voisinage, que les piliers du Caire avaient été enlevés. Tout autour, les ruines des églises se présentaient à peu près exclusivement sous la forme d'arasements et de fondations massives en pierre, d'aspect peu engageant mais où l'on apercevait un très grand nombre de blocs à inscriptions et décor hiéroglyphiques, provenant d'édifices de l'époque ptolémaïque ou de l'époque romaine.

Cheminant de là vers l'est, dans le sens de la piste moderne qui coupe le champ de ruines, et laissant sur la gauche une butte rougeâtre, retenue dans l'angle d'un grand pan de mur, qui domine toute cette partie de la plaine ⁽²⁾, on ne tardait pas à apercevoir les deux montants en pierre, découronnés du linteau, d'une porte que décorèrent, à l'époque gréco-romaine, des tableaux pharaoniques aujourd'hui très détériorés ⁽³⁾. Au delà, vers l'est, s'étendait à gauche de la route, sur une longueur de 200 ou

⁽¹⁾ PETRIE, *Koptos*, p. 13, 25, et pl. XXVI. Voir nos plans au $\frac{1}{5000}$ et au $\frac{1}{1250}$. *Églises de l'Ouest*; le pilier debout est 6 du plan au $\frac{1}{1250}$.

⁽²⁾ Nos 10 et 11 du plan.

⁽³⁾ Cette porte, de dimensions mo-

destes, est l'élément central de la grande entrée aux massives tours de briques, enchâssant des éléments architecturaux en pierres de taille décorées dont nous avons, par la suite, dégagé les restes, et que signale le n° 8 de notre plan.

250 mètres, une aire bizarrement vallonnée, toute en hautes buttes et en creux profonds dans lesquels on voyait affleurer des maçonneries décorées, des arasements et des bases de pylônes gréco-romains démolis, des portions d'un dallage massif surélevé sur plusieurs lits de blocs : c'était, nous dirent les vieux ouvriers du lieu qui jadis travaillèrent avec Petrie, l'emplacement des fouilles de 1894 ⁽¹⁾. Vers le centre de cet emplacement, on voyait à découvert un bel et grand escalier de pierre ⁽²⁾, en pente très douce, certainement identique à celui noté par Petrie, dans son plan, sur le front de son temple, et qui devait aider à retrouver les éléments de ce plan sur le terrain. A peu de distance de là, au nord-est, et beaucoup plus apparentes, se dressaient plusieurs colonnes au fût cylindrique sans décor, aux bases carrées, en relation avec un sol beaucoup plus élevé, au premier coup d'œil, que ceux des différents éléments du temple ⁽³⁾; elles avaient fait partie d'une sorte d'avenue, manifestée par les bases de colonnes à découvert, qui courait parallèlement à la face nord de la grande enceinte et paraissait aboutir à une porte ouverte dans la face est. Dès le premier moment, il était clair qu'on avait là un travail notablement postérieur au temple lui-même dans sa dernière période, et nous devions nous en rendre compte avec plus de précision plus tard.

Revenant ensuite sur nos pas et franchissant la route, face au sud, nous trouvions une longue butte droite, apparemment intacte, qui courait nord-sud suivant le tracé 37 du plan, et qui plus tard seulement devait apparaître comme enveloppant la face occidentale de la grande enceinte. Sur la droite, c'est-à-dire à l'ouest, entre cette butte et les clôtures des premiers jardins, de colossales maçonneries de briques entamées de tous côtés, toutes formes perdues; vers l'est, soudée à l'espèce de grande levée 37, une butte de forme vaguement carrée, couvrant une soixantaine de mètres dans les deux sens, et dominant fortement les espaces dévastés de l'est et du sud : de ces deux côtés, le travail des *sebakhîn* mordait aux flancs de la butte

⁽¹⁾ Voir, sur nos plans, *Grand temple et Approches*. L'aire des fouilles de Petrie s'étend presque jusqu'à la face arrière, aujourd'hui démolie, de la grande enceinte carrée.

⁽²⁾ N° 20 du plan.

⁽³⁾ N° 24 du plan. L'avenue qui court à partir de là vers l'est, parallèlement à l'axe des édifices, ne figure pas dans nos relevés.

carrée, dont la masse devait nous rendre les *Édifices du centre* de nos plans. Sur le revers sud affleurait, à la surface des décombres, le haut des montants d'une très belle porte de granite rouge, d'énormes blocs à section carrée avec ébrasement, dont la face ouest laissait voir d'admirables hiéroglyphes sculptés en creux : cette porte de Thoutmès III, qui devait être le point de départ d'une fouille étendue, avait été déjà vue et dégagée par Petrie ⁽¹⁾.

Plus au sud, enfin, et tout près des maisons modernes d'El Oeidat, sortaient du sol des restes de temple plus complets que partout ailleurs, une belle porte de Nectanébo I reliée, par une façade, à une chapelle de la fin de l'époque ptolémaïque; le tout décoré de sculptures d'une grande beauté ⁽²⁾. A peu de distance au sud-est, un petit édifice en blocs d'apparence brute ⁽³⁾ se révélait comme une chambre funéraire de la fin de l'époque pharaonique, violée depuis longtemps par le plafond troué et conservant encore, à l'intérieur, un sarcophage de pierre sans inscription; les parois de la chambre, d'architecture très soignée, étaient couvertes d'inscriptions peintes, à peu près complètement tombées aujourd'hui; une porte s'ouvrait au milieu de la face ouest, la seule parée à l'extérieur, tout le reste de ce cube de pierre ayant été enveloppé, à l'origine, dans une sorte de mastaba de briques dont les *sebakhin* l'ont déshabillé ⁽⁴⁾. Tout près de là, une maison de paysan occupait les restes d'un superbe pylône avec tableaux et inscriptions aux noms de Caligula, dont les assises conservées s'élevaient encore à la hauteur de plusieurs mètres ⁽⁵⁾; il semble bien que c'est ce pylône que

⁽¹⁾ N° 30 du plan. Les inscriptions de ces piliers dans PETRIE, *Koptos*, pl. XIII, 5, 6, 7, sans références. Petrie a également vu et noté (voir son plan) les grosses maçonneries de brique affleurant sur la lisière nord-est de la même butte, 28 et 29 de notre plan.

⁽²⁾ *Temple du sud* de notre plan; la porte de Nectanébo ouvre est-ouest, la chapelle ptolémaïque, 39, ouvre au sud.

⁽³⁾ N° 45 du plan.

⁽⁴⁾ C'est la tombe vidée par le Service des Antiquités en 1902 et qui renfermait, outre le sarcophage anépigraphe qui y reste encore, un autre sarcophage et deux stèles au nom de l'officier Nesimin, avec des légendes comprenant le cartouche de Nectanébo II (H. CARTER dans *Annales du Service*, IV, 1903, p. 49-50); nous en avons dit un mot à la fin du § précédent.

⁽⁵⁾ N° 44 du plan.

Maspero a vu déblayer en 1883 ⁽¹⁾, et l'on voit alors que l'empiétement des paysans d'Oeidat sur le sol antique, est postérieur à cette époque. Plus à l'ouest, sur le revers descendant de la longue butte 37, à son extrémité et, comme nous devons le constater plus tard, à l'angle même de la grande enceinte, sortait entièrement des décombres une grande porte de pierre, montants et linteau, ouvrant nord-sud ⁽²⁾, avec une face nord laissée brute et une face sud décorée de tableaux sculptés, stuqués et peints, très endommagés malheureusement, où se répètent les cartouches de Claude.

Comme on le voit sur nos plans, les propriétés particulières poussent leurs enclaves de la manière la plus hardie et la plus fâcheuse dans cette région du champ de ruines. Un peu à l'ouest du pylône envahi de Caligula et au sud de la porte de Tibère, le travail des *sebakhin* a dégagé, de fort destructrice façon d'ailleurs, un pan de mur de briques de grande épaisseur, d'une hauteur de 6 mètres ⁽³⁾, en le séparant d'une butte de décombres qui s'appuyait à lui sur sa face sud et l'enterrait jusqu'au faite. Cette butte couvrait certainement, du côté du nord, un large espace, et cachait peut-être complètement la porte de Tibère; sa destruction n'a été arrêtée, au sud, que par la nécessité de respecter les maisons modernes qui l'ont envahie de ce côté, et dont les dernières s'élèvent maintenant sur la crête d'une petite falaise. Les choses, dans ce coin accidenté, sont des plus instructives; on assiste au progrès du village moderne dans les temples dégagés aussi bien que sur les buttes de décombres encore en place, et en outre, grâce à la démolition très avancée des buttes, on peut en quelque sorte les dater, en observant qu'elles sont considérablement postérieures aux édifices romains qu'elles dominent de haut et qu'elles englobaient sans doute un jour. Des épaisseurs considérables, à la partie supérieure des buttes de ruines en Égypte, sont de l'époque byzantine et du moyen âge, et cela explique qu'un travail d'enlèvement comme celui que les paysans effectuent à Koptos, pour dévastateur qu'il soit, n'ait pas encore atteint le résultat de dégager partout le sol de l'époque romaine.

A 600 mètres au nord-ouest de la petite butte d'Oeidat, ce ne sont plus quelques maisons, mais toute une ville, toute la moitié nord du gros bourg

⁽¹⁾ *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1885, p. 68-69. — ⁽²⁾ N° 50 du plan. — ⁽³⁾ N° 51 du plan.

de Kift, qui se développe sur une butte très vaste et très haute. Il est probable qu'à cette place, comme c'est le cas dans une foule de villes égyptiennes bien vivantes, la vie n'a jamais abandonné le site antique. La ville ancienne, à l'époque de son plus grand développement tout au moins, s'est avancée à l'ouest jusqu'au canal, et cette remarque, jointe à toutes celles qui précèdent, nous permet de délimiter de manière presque exacte le terrain qui fut occupé par elle dans la région des trois villages. Il est superflu de faire remarquer que la petite enceinte quadrangulaire, de 250 mètres d'étendue, dont nous avons expliqué la position, n'a jamais été une enceinte de ville; elle a été construite pour enclore les temples, — tous, à l'époque romaine, y sont encore enfermés presque entièrement, — et si elle a été envahie par les maisons à une époque tardive, il est cependant très certain que le lieu primitif des habitations particulières n'était pas là, mais dans les zones extérieures que couvrent actuellement les buttes et les ruines de briques, sur la plus grande partie du terrain entre Kift, El Oeidat et Naga el Dafadef. Le village d'El Oeidat empiète très légèrement sur la limite sud. Entre Oeidat et Dafadef, la limite passait sans doute un peu à l'extérieur du marché neuf, — construit récemment, aux frais de l'État, sur terrains non cultivés, — le village de Dafadef restant en dehors. Vers le nord-ouest, à partir d'Oeidat, la limite filait obliquement vers le canal, de manière à englober dans le périmètre bâti l'aire entière du Kift d'aujourd'hui. On a ainsi un vaste demi-cercle, ouvert au nord. Dans cette dernière direction, on pourrait croire que la ville s'arrêtait à une ligne tirée, approximativement, du centre de Kift au centre de Dafadef, car au nord de la grande mare, au delà du chemin, les décombres disparaissent et il se présente une large zone de cultures; mais en examinant les jardins de ce côté, on y constate de nombreux affleurements de grosses constructions en briques, et en s'avancant quelque peu on découvre, au nord-est de la pointe de Kift, d'autres buttes, fort étendues, de poteries et de décombres. Il est temps d'ailleurs de nous rendre compte que le cercle des trois villages, dans lequel jusqu'ici notre attention est restée circonscrite, n'est pas la seule région où des vestiges de la ville antique peuvent être cherchés et retrouvés.

L'agglomération moderne de Kift comprend, outre le bourg de Kift et les villages d'Oeidat et de Dafadef que nous connaissons déjà, ceux

d'El Kala et de Naga Kom Hadil au nord, de Naga el Kimân à l'est, sans parler de quelques hameaux très excentriques comme Naga Kom el Heitan tout à fait au nord, et Naga el Kom dans l'extrême sud, sur la grande digue que nous suivrons tout à l'heure : voir la position relative de toutes ces places sur notre carte au $\frac{1}{200.000}$. Un petit canal courant nord-sud fait, du côté oriental, une sorte de ceinture à l'agglomération ; au delà de Kom Hadil il se replie à gauche à angle droit, vers le canal de Shanhour, et longe la base nord de la butte d'El Kala ; c'est à la pointe occidentale de ce village qu'on trouve, en contact avec les dernières maisons et surplombant le petit canal dans une situation des plus pittoresques, le petit temple plusieurs fois remarqué que les explorateurs de la *Description*, par erreur, ont placé à Kimân ⁽¹⁾. L'édifice, dont Daressy, au cours de son inspection précitée de 1889, a pris un croquis en plan (inédit), est relativement bien conservé quant au gros œuvre — murs, escalier et portions de toiture sont encore en place, — mais les sculptures, qui décoraient la surface entière des parois intérieures et extérieures, sont très détériorées. Les tableaux portent les cartouches de Claude, et tout l'édifice est évidemment de la même époque.

Kom Hadil, de l'autre côté d'El Kala, est probablement aussi une place antique ; la butte que le village occupe se prolonge vers le sud, non bâtie, sur quelques centaines de mètres. Dans le nord, Kom el Heitan est une petite butte bien dessinée, où nous avons trouvé un sarcophage d'enfant en calcaire, d'époque romaine, sans décor, abandonné dans la cour d'une maison. Il n'est pas téméraire de supposer qu'à l'époque romaine tout au moins, lorsque le temple d'El Kala fut construit, les agglomérations d'El Kala et Kom Hadil, avec l'annexe extrême de Kom el Heitan, formaient un grand faubourg à la ville principale de Kift-Oeidat-Dafadef précédemment décrite, dont l'étendue était ainsi doublée du côté du nord. A l'est, bien probablement, Kimân existait dès la même époque que les autres centres, mais on n'y a pas rencontré de vestiges antiques. Des sondages, dans les buttes que tous ces villages recouvrent, pourraient donner d'intéressants résultats.

Ces recherches seraient surtout à recommander à Naga el Kom, butte

⁽¹⁾ *Description de l'Égypte*, texte, t. III, p. 414.

Annales du Service, 1910.

particulièrement haute et dans le voisinage de laquelle on a trouvé les deux couvercles de sarcophages en calcaire, anthropoïdes, qui reposent à présent à l'entrée du bourg de Kift, du côté du pont, sur le talus de la route; ces sarcophages sont d'époque romaine et ont été transportés à cette place par les soins de l'inspecteur des Antiquités de Keneh. Le site de Naga el Kom est extrêmement remarquable, à un kilomètre environ au sud des villages, sur la grande digue qui s'éloigne d'Oeidat dans cette direction, prolongeant en quelque sorte la route de Baroud à Kift que nous avons parcourue. Au delà d'Oeidat, vers le sud-est, cette route se maintient sous la forme d'une levée de terre très haute, d'un tracé curieux par ses sinuosités très accentuées; passé Naga el Kom, la levée franchit sur un pont le petit canal venant de Kom Hadil et de Kimân, élargi en cet endroit en une vaste mare, et peu après tourne franchement à l'est et continue, toujours haute mais plus droite, jusqu'au point où les cultures font place au sable. Entre ce point et la mare de Naga el Kom, à quelques centaines de mètres au sud de la route, dans un bouquet de palmiers groupé autour d'une maison, nous avons trouvé encore une cuve de sarcophage de calcaire, gisant dans l'herbe, et non loin de là, au fond de l'excavation d'un grand puits de shadouf, plusieurs assises de blocs de pierre semblant appartenir à une construction d'époque romaine.

Le grand chemin surélevé que nous venons de suivre de Kift à la limite des champs cultivés, continue, au delà, sous l'apparence d'une piste foulée dans le gravier dur et s'engage, vers le sud-est, dans la plaine désertique très doucement ascendante qui forme le débouché du grand ouadi Matouli. On désigne sous ce nom la vallée très large et de formes très douces qui draine, vers la plaine de Kift, toutes les lignes de communication du désert en arrière. Au bout d'une grande journée de marche, par le ouadi Matouli, on arrive à la petite oasis de Lakeita, la première station pourvue de puits, sur la route de Kousseir; c'est là que se séparent, vers l'est et le sud-est, les deux ou trois routes qui vont à Kousseir, et celle qu'on prend pour gagner la région de Bérénice. Toutes ces routes du désert sont de parcours immémorial, et il est extrêmement probable qu'à l'antiquité la plus lointaine remonte aussi le grand chemin-digue de la plaine de Kift, indispensable au débouché commode des communications de la mer Rouge, et grâce auquel les caravanes de Bérénice et de Kousseir arrivaient à Koptos

en temps d'inondation, aussi facilement que pendant la saison des basses eaux.

Quelques sépultures antiques, rares et pauvres, sont disséminées le long du bord de ce désert oriental, en vue de la plaine. Elles ont été découvertes par Reisner, au cours des persévérantes et infructueuses tentatives auxquelles il se livra, vers 1902, pour découvrir la nécropole de la ville antique ⁽¹⁾. Le problème de cette nécropole, disparue sans laisser de traces ou si bien cachée que rien ne s'en révèle même aux yeux des meilleurs archéologues, est un des plus irritants parmi ceux que posent les choses antiques en Haute-Égypte. Reisner, qui arrêta ses recherches, au sud, au ouadi Matouli, pense qu'elles auraient pu devenir plus heureuses dans le lit même de cette grande vallée sèche, et Maspero, de même, exprime l'avis que la nécropole serait à chercher dans cette direction, le long de la route de Lakeita à droite et à gauche. Quibell, par contre, qui fut le collaborateur de Petrie à Koptos en 1893-1894, arrête son attention sur le lent exhaussement du plan d'eau moyen et de la plaine cultivée dans la vallée, et se demande si la nécropole n'est pas aux portes mêmes de la ville antique, mais enfouie sous les cultures, et par suite irrémédiablement perdue pour la science ; hypothèse que confirme, dans une petite mesure, la rencontre des quelques sarcophages romains qu'on trouve dans les villages et dans la plaine. Il est enfin une troisième supposition permise, celle qui conduirait à chercher la nécropole de Koptos non de ce côté du fleuve, mais sur l'autre rive, à la base des montagnes qui s'étendent en arrière de Ballas et de Dowaida : le chemin de la ville à une nécropole ainsi placée n'eût pas exigé plus de deux heures, y compris la traversée du fleuve, et cela est tout à fait dans les limites des choses en usage même dans l'Égypte de nos jours.

Les recherches de Reisner dans le désert de la rive droite ont porté sur une étendue de huit kilomètres, du nord au sud, à partir du point où une vallée secondaire, un peu plus au nord que Kift, débouche obliquement sur la plaine. Sur le plateau bas ainsi découpé, Reisner bâtit la maison dont on voit aujourd'hui les ruines, et à partir de ce point sonda le terrain,

⁽¹⁾ Cette exploration du désert oriental de Koptos fut un des travaux que Reisner

adjoignit à ses fouilles bien connues dans les nécropoles de Naga ed-Dér.

en avançant vers le sud, par rangées de trous équidistants. Les trous atteignent la roche compacte très vite, sous une mince couche de gravier et de sable durci; et les travailleurs, dans toute l'étendue de cette table, ne trouvèrent rien qu'une petite tombe romaine, creusée à fleur de terre. L'exploration, nous l'avons dit, fut arrêtée au ouadi Matouli; mais dans cette vallée, à proximité de la piste de Lakeita et sur son flanc sud, on découvrit un groupe de petites tombes dont les cavités étaient couvertes en briques. Plus bas, enfin, sur la lisière même des sables et entre les hauteurs de Naga el Daba et Naga Radouân, Reisner ouvrit une petite nécropole, romaine probablement, comprenant une quinzaine de tombes creusées dans une argile durcie. Malgré ces trouvailles isolées, ou à cause d'elles, et considérant que l'exploration méthodique des abords de la route de Lakeita n'a jamais été faite, on doit conclure que la question de la nécropole de Koptos reste ouverte, et qu'il est tout à fait impossible encore de savoir par quelles trouvailles elle sera résolue.

En ce qui nous concerne, nous n'avons pas essayé de la résoudre, et, à part quelques excursions rapides sur la piste de Reisner et du côté de Lakeita, à part nos tournées dans la plaine, au cours desquelles furent prises les notes qu'on vient de lire, et parfois dans la montagne de l'autre rive du fleuve, tous nos efforts furent appliqués aux fouilles conduites dans les ruines de la ville. Il faut arriver maintenant à parler de ces travaux.

III

LES FOUILLES DE 1910.

Commencées par Adolphe Reinach et moi, le 18 janvier, et interrompues le 28 février 1910, nos fouilles ont dégagé complètement les *églises de l'ouest*, le *temple du sud*, et environ la moitié, en surface, de la butte qui couvrait les *édifices du centre*: ce dernier chantier absorba la plus grande partie du temps et des ressources disponibles, en raison de l'importance du cube de terre à déplacer et des travaux spéciaux auxquels on se trouva conduit. Il fut enfin possible, en outre, d'effectuer de larges et instructifs sondages dans le périmètre du *grand temple* jadis fouillé par Petrie.

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire détaillée des fouilles, ni de donner des emplacements découverts une description pas à pas qui serait sans intérêt, en l'absence des relevés à grande échelle dont la place n'est pas au présent rapport. Nous pouvons seulement, les yeux sur le plan au $\frac{1}{1250}$, décrire sommairement les édifices, et résumer les faits principaux de leur histoire⁽¹⁾.

ÉDIFICES DU CENTRE. — La fouille, tout d'abord, eut deux points d'attaque. Le premier fut fourni par les grands piliers de granit dont le haut affleurerait, nous l'avons dit, à la surface des décombres, et dont les inscriptions avaient déjà été vues par Petrie ; mais Petrie n'avait pas étendu la fouille. Autour de ces piliers, élevés et superbement inscrits par Thoutmès III, puis revêtus d'inscriptions plus modestes par Osorkon I^{er} (30 du plan), il se découvrit de proche en proche un petit temple, profond au total d'une vingtaine de mètres et large d'autant. Au début, cependant, toute sa moitié nord était comme noyée sous un massif de brique crue dont le mur extrême, qui arrivait jusqu'au plus septentrional des piliers 30, formait la lisière sud de la grande butte, précédemment décrite, qui se soudait à l'ouest à la longue chaussée 37. Sur sa face méridionale, la butte allait être explorée inévitablement par le dégagement du temple. Il parut indiqué d'y pénétrer en même temps par son angle sud-est, en un point où le travail des *sebakhin*, en entamant le massif et abaissant le terrain environnant, avait eu pour résultat de dégager une sorte de petite cour (25 du plan) limitée de trois côtés par de très grosses maçonneries de brique. Certaines de ces maçonneries limitaient d'étranges couloirs, larges de 1 m. 50 cent., envahis par les décombres de la plate-forme supérieure et appelant la fouille, et de plus, sous les murs de brique, dans la petite cour, affleurerait un énorme bloc de calcaire (au-dessus et à gauche du chiffre 25) qu'on pouvait supposer appartenir à quelque construction : ce fut notre deuxième point d'attaque.

⁽¹⁾ On consultera utilement, pour tout ce qui va suivre, les *Rapports sur les fouilles de Koptos* publiés récemment par Ad. Reinach dans le *Bulletin de la Soc.*

française des fouilles archéologiques (tirage publié en 1910), avec huit planches en similitude d'après quelques-unes de nos photographies.

Le petit temple du sud de la butte⁽¹⁾ est de configuration très simple, même sur notre plan à très petite échelle, mais son histoire est moins simple que ses formes générales. Il y avait sur cet emplacement un édifice du Nouvel Empire, dont il ne reste que les grands piliers de Thoutmès III et dont on ne sait rien d'autre, sinon que Ramsès II y a peut-être travaillé — un tambour de colonne à son nom se rencontre, à quelques mètres de distance à l'ouest, pris dans une espèce de gros dallage, — et peut-être aussi Osorkon I^{er}, d'après la réinscription des piliers de Thoutmès. Ces derniers subsistaient seuls, à ce qu'il semble, lorsque Ptolémée Philadelphie entreprit de reconstruire l'édifice. Ce fut une assez pauvre bâtisse, au gros œuvre en brique crue, sans autres éléments en pierre que ceux de la travée centrale issue de la porte de granit conservée, soit deux colonnes rondes, aux cartouches du roi (31), placées en arrière des piliers 30, et en arrière de la petite colonnade ainsi constituée par 30-31, une chambre longue 32, entre murs de brique de 1 m. 50 cent. d'épaisseur, avec une porte en pierre à chaque extrémité; la porte du fond était décorée d'inscriptions assez belles. De part et d'autre de cette travée centrale, de grandes chambres, 33 du plan, étaient enveloppées de gros murs de brique qui se terminaient, en avant, à une façade dans laquelle la porte antique de Thoutmès III était utilisée et encastrée. Cette façade était, comme on voit, parallèle au grand mur d'enceinte du tracé 37, qui passait en avant et à 25 mètres environ de distance, et il est aussi bien qu'évident que cette face du péribole, encore perdue sous la masse des édifices d'époque tardive et des décombres, était interrompue par un pylône dans l'axe du petit édifice en arrière. Qu'était-ce, maintenant, que cette singulière chapelle non fermée au fond, mais ouverte de bout en bout comme un passage? Un passage, en effet, à ce qu'on croit comprendre, une porte, très développée architecturalement, simple amplification néanmoins de celle que Thoutmès III, dans l'inscription des piliers 30, qualifiait explicitement : « Porte dite : *Menkhopirra*, c'est Amon se levant en ses monuments⁽²⁾ ». C'est tout près de là, comme nous allons

⁽¹⁾ Cette description peut être suivie, en même temps que sur le plan, sur les photographies des pl. III et IV du mémoire cité à la note précédente; voir aussi

l'Explication des planches à la fin dudit mémoire.

⁽²⁾ Voir pl. III de REINACH, *loc. cit.*, et cf. PETRIE, *Koptos*, pl. XIII, 5, 6.

voir, que furent trouvées les grandes stèles de l'Ancien Empire dressées jadis, d'après leurs inscriptions même, « dans le portail de Min de Koptos », et l'on est tenté de croire que ce « portail de Min », entrée monumentale de l'enceinte sacrée, ouverte dans le péribole face à l'ouest, d'après l'orientation générale des édifices, n'est autre que le passage dont les éléments de l'époque ptolémaïque nous restent.

Quelque temps après Philadelphie un autre Ptolémée, sans doute Ptolémée IV d'après ce qu'on devine d'un cartouche très détérioré qui subsistait sur la pierre, altéra le dispositif en construisant, dans la travée de gauche, une petite chapelle close dans laquelle on entraît par une porte insérée dans la façade de Philadelphie. Ensuite, l'édifice fut ruiné gravement ; les dallages disparurent en grande partie et le couloir du fond fut très endommagé. Sous les Romains, peut-être au temps de Claude dont les cartouches figuraient sur un tambour de colonne gisant dans les ruines, on procéda à une restauration générale ; on reconstruisit le passage du fond en le rétrécissant par deux murs plaqués contre les anciens, on refit un dallage au niveau du dallage ancien, en l'étendant à l'ouest jusque par delà une grande colonnade construite en avant de la façade ptolémaïque : cette colonnade, dont il reste quelques bases et blocs de fondation (34 du plan), comprenait quatre colonnes en ligne et une cinquième en retour d'équerre sur l'extrémité gauche de l'ancienne façade. Du côté intérieur de la porte ouest du passage 32, on utilisa dans le dallage romain une belle base de statue en albâtre de Nectanébo I^{er}, qu'on posa contre le seuil, dans l'angle de la maçonnerie, pour servir de support au gond de la porte, et qui fut retrouvée par nous dans cette position, avec le gond de bronze encore en place.

Plus tard encore, à une époque difficile à déterminer avec précision, le petit temple fut abandonné, ruiné définitivement, le sol s'exhaussa des décombres jetés sur le dallage romain, et sur un sol nouveau, à 0 m. 60 cent. environ au-dessus de ce dallage, se fondèrent dans les colonnades des maisons dont nous avons pu relever les restes. Mais de l'époque romaine, et très probablement du moment même de la grande restauration et de la construction de la colonnade 34 qu'on vient de décrire, date un important travail qui consista dans la construction d'une avenue et d'une entrée monumentale, orientées nord-sud, soit à angle droit sur l'axe principal de

l'édifice⁽¹⁾, et débouchant dans l'axe de l'avenue formée par la façade 30 et la colonnade romaine 34. Circonstance singulière au prime abord, il ne subsiste de cette avenue du nord que les organes d'un seul côté, ceux dans le prolongement des colonnes 34, une moitié de pylône en 35, la base d'une colonnade sans vis-à-vis au 36, comme si toute la construction du côté oriental avait été enlevée systématiquement; mais il est plus probable, comme nous allons voir, que les organes manquants n'ont jamais existé et que ce n'est point par hasard. Arrêtons d'abord notre attention sur le demi-pylône 35, dont le dallage est en concordance rigoureuse avec celui de la région 34, et auquel on accola ensuite, au nord, de façon quelque peu incohérente, la colonnade 36, reculée vers l'ouest, élevée sur une base de deux grands degrés et dominant un dallage également concordant avec les précédents. Ce soubassement 36 est interrompu, vers son extrémité nord, par une petite porte ouvrant à l'ouest, et immédiatement au delà, la colonnade tournait à angle droit vers l'est, comme en témoigne le dessin du soubassement d'angle : elle se fermait en retour, de ce côté, à l'endroit de la porte qui donnait accès, venant du nord, dans le passage 36-35. Tout ce travail est extrêmement soigné, de formes intéressantes et de très bel appareil de pierres de taille, sans décor hiéroglyphique; il appartient à la meilleure époque romaine, qui est celle même de la réfection du petit édifice au sud. Le décor hiéroglyphique du demi-pylône 35 est beaucoup plus tardif et d'exécution très grossière; on avait trouvé nécessaire, à un moment donné, de retailler les blocs de calcaire du parement, pour les revêtir d'une sorte de placage en grès sur lequel les inscriptions et les tableaux nouveaux avaient été tracés : d'après les cartouches conservés par une des dalles de grès, ce remaniement est du règne de Trajan.

Le gros œuvre de ce pylône, cependant, ne peut être que de la première époque impériale, comme les organes auxquels il touche au sud et au nord. Les architectes du temps de Claude, pour la superstructure et pour l'énorme fondation de 2 m. 50 cent. de profondeur qui la supportait, utilisèrent des blocs provenant d'édifices pharaoniques anciens, et principalement ceux qui

⁽¹⁾ La phot. de la pl. IV de REINACH, *loc. cit.*, est prise du sud dans la direction de l'axe de cette avenue perpendiculaire,

et permet d'en reconnaître les divers éléments. Le demi-pylône 35, qu'on va décrire, est déjà démoli.

formaient le parement, décoré et inscrit, d'un très beau mur de temple en calcaire blanc de Senousrit I^{er}. Pour avoir les bas-reliefs, il fut nécessaire de démolir jusqu'à la base le pylône, dont il ne restait d'ailleurs que deux assises de la superstructure, et sa fondation, de scier au fur et à mesure de l'extraction ces blocs très lourds, de volume souvent supérieur à un mètre cube, de manière à en séparer les parements sculptés sous forme de dalles assez allégées pour pouvoir être transportées en caisses; travail fort complexe d'extraction, de taille de pierres, de menuiserie et de manipulation, qu'il fallut poursuivre dans le fond même de la tranchée, à mesure qu'elle s'approfondissait, avec des moyens extrêmement médiocres. Aux blocs du mur de Senousrit étaient mêlés des fragments de provenance différente, parmi lesquels il faut citer un beau fragment de pilier carré de granite rose, portant un texte de Thoutmès III.

Immédiatement à l'est du passage 35-36 s'élevaient les grandes masses de brique crue dont l'exploration, au même moment, était poursuivie à partir de leur face orientale; du côté du pylône et de la colonnade, il fut toujours impossible de mettre en évidence les parements de la brique, très confondue avec la terre de la fouille, mais comme ces grosses maçonneries, à l'ouest, s'arrêtaient forcément quelque part, on est conduit à penser qu'elles formaient le bord est du couloir 35-36, et que c'est l'existence de ce long parement de brique, sur l'emplacement approximatif du pointillé de notre plan, qui rendit inutile la construction d'un autre demi-pylône pour faire face à celui de 35. Cette explication oblige à admettre que la massive construction de brique dont 26 et 27 de notre plan sont des éléments, limitée au sud aux chambres 33 du petit temple, à l'ouest au passage 35-36, existait déjà lorsque le travail romain de 32-34-36 fut entrepris. D'autre part, cette construction 26-27, comme nous allons voir, n'est pas non plus antérieure à l'époque romaine, de sorte qu'on arrive finalement à reconnaître qu'elle fut élevée au moment même de la grande restauration du I^{er} siècle, et fit partie du même plan architectural que les édifices reconstruits et les nouveaux organes qui l'encadrent.

Cette grande masse de brique nous est encore assez mal connue, bien que du côté oriental on y ait pénétré très avant et très bas, et que nous soyions allés jusqu'à y ouvrir de part en part une tranchée profonde, de la petite esplanade 25 à l'extrémité nord du demi-pylône 35. Le commencement

de ce travail, nous l'avons dit, avait été le dégagement des gros murs de brique autour de 25, et la fouille des blocs de pierre qui affleuraient à la même place. Sans nous engager dans une description minutieuse qui risquerait, en l'absence de dessins à grande échelle, d'être mal comprise, disons que le système des massifs 25-26-27 reposait sur un vaste radier de pierre, construit tout exprès pour recevoir la brique susjacent, et que cette fondation de pierre, établie dans des conditions de force qui étonnent, comprenait deux lits de blocs, un lit supérieur de forme carrée, au moins dans le plan primitif, et un lit inférieur constitué par deux rangées parallèles est-ouest, débordant fortement, à l'est, le lit carré supérieur et liaisons, dans cette région, par des espèces d'énormes poutres de pierre au niveau du lit supérieur : ce sont les extrémités est de ces deux rangées du lit inférieur, avec un débris des blocs de liaisonnement, qu'on aperçoit, à découvert, à gauche du chiffre 25 : les blocs inférieurs, dans cette partie de la construction, ont 1 m. 20 cent. de hauteur et 1 m. 50 cent. de section transversale, et sont appareillés, entre eux et avec les poutres de liaisonnement, et parementés aux joints avec un soin si précis, qu'on l'admirerait même s'il s'agissait d'un édifice visible et non d'une substruction. Au dessus, fondés en partie sur le radier, en partie sur les espaces de terre damée que ce dispositif de pierre, assez irrégulier, cloisonnait dans ses intervalles, s'élevaient les murs de brique, hauts de 6 à 8 mètres, et dont on refait l'histoire technique, sans grande peine, d'après la manière dont ils s'accroient les uns aux autres et dont les derniers construits s'appuient sur les plus anciens. La disposition d'ensemble est singulière. De gros noyaux cubiques sont élevés d'abord, parallèles entre eux et à petite distance, ou se touchant par un angle ; d'autres s'appuient à eux, dessinant entre eux ou avec les premiers des couloirs étroits et profonds, des espaces carrés isolés plus ou moins complètement, puis enfin, ces derniers espaces libres sont bouchés par une maçonnerie de blocage, comme si l'objet final de l'architecte avait été une plate-forme de brique absolument compacte, élevée jusqu'à 8 mètres au-dessus du sol du petit édifice qu'elle bordait au nord. Le but et la nature de cette construction n'apparaissent pas clairement ; on sera peut-être mieux renseigné le jour où seront dégagés les prolongements des massifs du système 26-27, qui pour plus de la moitié de la surface sont encore cachés sous la grande butte dans la région 29, et y affleurent par endroits.

La fondation de pierre qui porte en partie cet édifice est sans relation avec les maçonneries 35 et 36 de la région occidentale, mais, comme dans les fondations de 35, quoique moins régulièrement, on y retrouve des débris d'édifices pharaoniques anciens, quelques fragments encore du mur de Senousrit I^{er}, des fragments d'époque ramesside, et surtout dans la région du lit supérieur qui forme un radier carré, de nombreux tambours de colonnes et autres fragments architecturaux de l'époque ptolémaïque et de l'époque romaine. Ainsi cette fondation, et par suite la construction qui la surmonte, ne sont pas antérieures à l'époque romaine. Comme nous avons vu, plus haut, que cette même construction ne peut être plus tardive que les édifices du I^{er} siècle qui l'environnent, il en résulte que tout l'ensemble est de la même époque et du même plan : ce sont les architectes du temps de Claude qui, en même temps qu'ils restauraient largement le petit édifice ptolémaïque voisin, lui accolaient sur la face nord cette singulière plateforme massive en briques, terminée à l'ouest dans l'alignement de l'ancienne façade de Thoutmès III et de Philadelphie, et construisaient en avant du tout, à l'ouest, la colonnade 34 et les organes du passage 35-36 qui fait au petit temple une entrée latérale.

Pour en finir avec cet ensemble d'édifices, il nous reste seulement encore à signaler que dans la fouille des grandes fondations de pierre de 25-26 furent trouvées les stèles de l'Ancien Empire qui constituent le plus important bénéfice de la campagne. Qu'on veuille bien se reporter au gros bloc de pierre qui repose sur l'extrémité d'une avenue de blocs de la fondation basse, à gauche et au-dessus du chiffre 25 du plan ; immédiatement contigu au nord, un massif de brique fondé, non sur la pierre, mais sur la terre battue, au niveau même de la base des blocs les plus bas et élevé tout contre eux, c'est-à-dire, comme on voit, construit immédiatement après la mise en place des blocs de l'avenue. C'est *sous* la brique de ce massif fondé profondément, que cinq des six grandes stèles ont été trouvées. Elles avaient été, non pas précisément utilisées dans la construction du radier bas, mais déposées sur la terre, au pied des blocs de l'alignement nord et sur la face nord de cet alignement, et le massif de brique s'était élevé au-dessus, emprisonnant complètement les stèles dans sa masse. Le dépôt de ces pierres avait été fait avec soin et non sans un certain respect, les cinq grandes dalles empilées à plat les unes au-dessus des autres, la face inscrite tournée vers

le bas régulièrement, et l'ensemble de la pile protégé par deux pierres non inscrites, une au-dessous et une au-dessus, de sorte qu'il y avait au total sept pierres superposées. Quant à la sixième de nos stèles, elle reposait tout près de là, dans une sorte de niche entre les deux grandes lignes de blocs du radier bas, sous le toit des pièces du lit supérieur.

Une septième grande stèle, enfin, a été trouvée par Ad. Reinach au début de la présente année, au cours des travaux d'une deuxième campagne qu'il a poursuivie sur le site. La stèle gisait, brisée en morceaux, tout près de l'emplacement de la dernière de celles qu'on vient de dire, c'est-à-dire entre les deux lignes de blocs du radier bas, mais un peu plus à l'ouest que l'autre, et sous le grand massif de briques que le plan montre à cette place et que les travaux de l'année précédente avaient respecté.

Les inscriptions gravées sur ces pierres sont la copie de décrets royaux, dont les plus importants traitent des droits de propriété et des privilèges du domaine de Min de Koptos; nous consacrons à ces documents, ailleurs, une étude spéciale et assez développée⁽¹⁾ pour qu'il soit inutile de reprendre ici le sujet en quelque manière. Disons seulement que les deux décrets les plus étendus sont de Papi II et ont trait au grand sanctuaire; qu'un autre, de Papi II également, est une charte de privilège accordée à une fondation du roi à Koptos, le sanctuaire *Min fait florir Nofirkaouhor*; qu'un autre, de Papi I^{er}, de caractère très analogue au précédent, est une charte de privilège concédée à la chapelle qui existait, à Koptos, pour le culte de la mère du roi, la reine *Apouit*⁽²⁾; qu'un autre, d'un roi nouveau *Nofirkaouhor*, Horus *Noutirbaou*, est une lettre de félicitations à un officier royal et concerne une fondation du roi dans la ville, *Min de Koptos fait vivre Nofirkaouhor*; qu'un autre enfin, d'un deuxième roi nouveau *Ouazkara*, Horus *Demdabtaoui*, est un acte administratif promulgué non pour Min de Koptos, mais « pour tous les temples du Sud », et assez analogue au décret administratif de *Nofirarkara* jadis trouvé par Petrie à Abydos. Quant aux rois nouveaux *Nofirkaouhor* et *Ouazkara*, ils se manifestent, par les caractères de leurs

⁽¹⁾ R. WEILL, *Les décrets royaux de l'Ancien Empire égyptien*, etc., Paris, 1911.

⁽²⁾ Déjà connue par son tombeau de

Saqqarah; voir LORET, *Fouilles dans la nécropole memphite*, dans *Bull. Inst. Égyptien*, 1899, p. 88-90, 92-93, et GAUTHIER, *Livre des Rois*, I, p. 146, 161.

documents, comme très voisins l'un de l'autre, sont certainement postérieurs à la VI^e dynastie, et certainement aussi peu éloignés de l'époque de Papi II⁽¹⁾.

Rappelons aussi que ces stèles, comme il est dit dans leurs inscriptions à plusieurs reprises, devaient être apposées dans « le portail de Min de Koptos », et que nous avons tiré argument de cette circonstance, plus haut, pour nous demander si cette grande porte de l'enceinte sacrée n'était pas l'édifice voisin que Thoutmès III, Ptolémée Philadelphe et les Romains du I^{er} siècle, successivement, reconstruisirent.

TEMPLE DU SUD. — Il faut nous transporter maintenant sur la lisière sud du champ de ruines, tout près de l'angle sud-ouest de l'enceinte du péribole, où nous avons dégagé un petit temple dont les éléments les mieux conservés, lors de notre arrivée, sortaient des décombres; nous en avons déjà dit un mot plus haut dans notre description générale. C'est un singulier édifice, presque entièrement constitué, dans l'état où nous le trouvons, par des organes d'encadrement et d'approche de dimensions imposantes, grands pylônes, colonnades largement développées, avec rien de plus, au centre, qu'une chapelle minuscule et une porte qui paraît ouvrir sur le néant. Ces organes centraux, de plus, quoique soudés correctement ensemble, témoignent d'intentions tout à fait incohérentes et presque contradictoires, dont la juxtaposition serait inexplicable si l'on n'observait tout de suite que d'anciens éléments architecturaux, à cette place, furent conservés et englobés dans des travaux ultérieurs dont la ligne s'était totalement déplacée.

L'élément le plus ancien est une belle porte de Nectanébo I^{er}, ouvrant de l'est à l'ouest au milieu de la façade 39-39 du plan, et décorée, primitivement, sur sa seule face occidentale⁽²⁾. A l'est, elle ne donne plus aujourd'hui que sur un espace où s'enchevêtrent des ruines confuses et pauvres, avec les débris d'un dallage tardif, des bases de jambages grossièrement inscrites d'hiéroglyphes à l'époque romaine (41), des portions de carrelage

⁽¹⁾ Cf. le feuilletton de MASPERO, *Une fouille française à Coptos*, dans *Journal des Débats*, 3 août 1910.

⁽²⁾ Voir la phot. de REINACH, *loc. cit.*, pl. I, prise de l'ouest dans l'axe de cette porte.

en briques cuites et des canalisations en briques cuites dans des sens divers et à diverses hauteurs, enfin une cuve de granite (40) singulièrement encastrée dans le dallage⁽¹⁾. Il semble qu'à l'époque de Nectanébo la porte seule fut construite, et le reste du travail laissé à l'état de projet. Vinrent les Ptolémées, sous lesquels — on ne sait exactement à quelle date — des inscriptions avec cartouches royaux revêtirent les montants des faces intérieures de la porte ancienne. Sous Cléopâtre Philopator, les architectes s'emparèrent de la place et y élevèrent l'intéressante et très belle chapelle qui s'ouvre au sud, vis-à-vis du pylône ultérieur 43, et dont la construction témoigne que dès ce moment la ligne principale du temple, est-ouest probablement dans le projet de Nectanébo, avait été tournée vers le sud, corrélativement avec l'intention d'ouvrir une porte, en face de la chapelle neuve, dans la face méridionale du péribole. On se préoccupa, d'ailleurs, d'harmoniser le travail avec l'ancienne porte transversale en arrière, et dans ce but, on engloba la face occidentale de cette porte dans une façade faisant liaison, au sud, avec la chapelle, et constituée, à son extrémité, par le mur de cette chapelle lui-même. Une erreur dans le tracé, ou quelque nécessité qui n'apparaît pas clairement, fit que la nouvelle façade ne prolongea pas exactement le front de la porte qu'elle encadre, mais vint très légèrement en avant à droite et à gauche, donnant à la ligne entière une forme incurvée en retrait qui n'est point déplaisante.

Cette façade occidentale et l'intérieur de la chapelle, seuls, furent parémentés; toutes les maçonneries regardant du côté de l'est restèrent brutes, comme destinées à être noyées dans un massif de remblai ou de maçonnerie de brique, et cela n'est pas fait pour élucider le problème de la configuration de l'édifice dans cette direction.

Les sculpteurs décorèrent d'abord l'intérieur de la chapelle, qui fut couvert de tableaux et d'inscriptions, en un fort beau travail, aux noms de Cléopâtre Philopator et de son fils, Ptolémée Césarion; les cartouches de ce dernier, très analogues à ceux de son grand-père Neos Dionysos, eussent été méconnus infailliblement si quelqu'un, jusqu'ici, les avait examinés à cette place, et si l'on peut affirmer aujourd'hui que c'est bien Césarion qui figure dans cette chapelle, c'est uniquement grâce au rapprochement

(1) Visible à l'arrière plan de la phot. citée à la note précédente.

avec d'autres monuments de Koptos où les noms de Cléopâtre et de Césarion paraissent de manière tout à fait certaine. Ces faits intéressants, qui nous apportent des renseignements nouveaux sur la titulature pharaonique du fils de Cléopâtre, ne peuvent être exposés dans le présent mémoire, qu'ils chargeraient outre mesure, et sont examinés par nous ailleurs⁽¹⁾.

L'édifice s'appelait, d'après les inscriptions de Cléopâtre dans la chapelle, le « temple du pays du Sud »,  ou ; ce nom se retrouve en nombre d'endroits des inscriptions postérieures du temple, et tout d'abord dans celles d'Auguste qui, après la disparition de Cléopâtre, décora la façade occidentale de ses constructions (39-39) et y grava en grands caractères, à ses noms, *Kaisaros Autokrator* dans les deux cartouches, une dédicace à « Khonsou... le dieu grand dans le temple du pays du Sud ». Ce n'est qu'ensuite, à ce qu'il paraît, que fut construit le pylône 43, ouvert dans le mur du péribole non pas au droit de la chapelle ptolémaïque, mais un peu sur la gauche de l'axe : peut-être la ligne du passage était-elle fixée avant la construction de la chapelle, et la double nécessité d'harmoniser le plan de la chapelle avec celui du pylône et celui de la vieille porte de Nectanébo dans l'intérieur, explique-t-elle les multiples irrégularités du dispositif. Le pylône 43, cependant, tel qu'il nous parvient avec ses fondations massives, profondes de deux mètres, et les deux assises conservées de sa moitié gauche, n'est que partie d'un travail beaucoup plus étendu, qui comprend les colonnades 42 en avant de la façade ouest, et le dallage dans toute cette région 42, jusqu'au pylône et jusqu'au pied des maçonneries 39. A en juger par les inscriptions de la partie conservée du pylône, c'est sous le règne de Caligula que ces constructions furent faites; le pylône est dédié, au nom de l'empereur, à « Seb, le dieu grand dans le temple du pays du Sud ». Les colonnades 42 ont la disposition en équerre que montre le plan, avec une avenue est-ouest dessinée pour conduire à la porte de Nectanébo; les colonnes sont cylindriques sans décor, sur tore circulaire et base carrée, très

⁽¹⁾ R. WEILL, *La titulature pharaonique de Ptolémée César et ses monuments de Koptos*, à paraître dans le *Recueil de travaux*, XXXIII (1911), fasc. III-IV. Voir

aussi ce qui est dit, plus bas, des monuments de Césarion à Koptos, à propos des blocs à son nom qu'on retrouve dans les églises de l'ouest.

analogues à celles de la colonnade romaine 34 en avant du petit *temple du centre* décrit plus haut. Le dallage est établi de manière particulièrement solide entre la colonnade nord-sud et la façade 39; il est formé, dans cette région, d'une couche inférieure de dalles de grès très épaisses, supportant une deuxième couche de dalles de calcaire. Dans ce dallage est encastré un gracieux *perron fictif* de trois marches, taillées dans un seul bloc et hautes à peine, chacune, de quatre centimètres, placé au pied de l'antique porte pharaonique.

Quelque peu après le pylône 43, sans doute, et à une vingtaine de mètres en avant et dans le même axe, fut construit le pylône 44, de dimensions beaucoup plus imposantes, et avec lequel le temple sort résolument des limites du péribole antique. Les alentours de ce pylône sont dévastés, à ce qu'il semble, depuis longtemps avant les temps modernes; le mur de briques qui l'enchâssait avait disparu, — le grand lambeau 51, à l'ouest, en est peut-être un vestige, — les quatre ou cinq assises subsistantes de la superstructure de pierre étaient enfouies sous une butte de décombres et ne devaient réapparaître, comme nous l'avons dit, qu'en 1883; depuis cette date, les propriétés particulières ont empiété fortement de ce côté, et le pylône a été envahi par une maison de fellah simplement construite en couvrant en bois et en chaume l'espace entre les murs antiques, et bouchant les ouvertures au moyen de petits murs de pisé. Les négociations engagées par le Service des Antiquités, en 1910, pour le rachat de la parcelle, ont rencontré des difficultés, si bien que cet élément architectural, le plus beau de ceux qui subsistent sur le champ de Koptos, n'est pas encore libéré de sa récente servitude et n'a pu être dégagé complètement par nous comme il eût été nécessaire.

On en voit assez, cependant, pour reconnaître un décor et des inscriptions aux cartouches de Caligula, avec quelques scènes d'exécution remarquable, en relief très haut dans le creux très accentué, comme sur nombre d'autres monuments de l'époque romaine; le nom du « temple du pays du Sud » y reparait encore. Une surprise, lorsqu'on s'avance jusqu'à la face sud de la partie droite du pylône, qui forme la paroi d'une sorte d'étable fétide, est d'y trouver l'inscription dédicatoire d'un Ptolémée qui est probablement Césarion, et qui a « fait ses monuments à son père... » : on ne peut éviter, en présence de ce document, d'admettre que les pylônes décorés

par Caligula existaient avant lui, et que leur gros œuvre fit partie de la même entreprise que la petite chapelle construite et dédiée par Césarion et Cléopâtre. C'est donc un fort important travail que celui qui fut exécuté à cette place, sous le règne de la dernière Cléopâtre et en son nom; mais la reine disparut avant qu'on eût pu décorer d'autres murs que ceux de l'intérieur de la chapelle; la façade occidentale, nous l'avons vu, fut terminée et accaparée par Auguste, et les pylônes du sud permirent à Caligula d'étaler les mérites d'une piété facile. Quant à Cléopâtre et Césarion, nous verrons plus loin qu'il y avait à Koptos d'autres édifices encore construits sous leur règne et décorés à leurs noms.

Entre l'époque d'Auguste et celle de Caligula, l'activité des architectes impériaux se manifeste, tout près du *temple du sud*, par l'érection de la belle porte encore debout avec son fronton, en dehors et à côté de l'angle sud-ouest du péribole (50 du plan). Le passage qu'elle ouvre est orienté nord-sud, parallèlement à la face ouest de l'enceinte et du côté extérieur; la porte est décorée sur sa façade sud⁽¹⁾ et sur les parois intérieures des jambages, laissée brute à l'extérieur des jambages, qu'épousait naturellement un mur de brique, ainsi que sur sa face nord, que très probablement la maçonnerie de brique débordait et enveloppait. Le décor, très finement sculpté, était stucé et peint; il a considérablement souffert du temps et des hommes⁽²⁾, mais on y trouve intacts, plusieurs fois répétés, les cartouches de Claude, et l'on remarque, courant d'un bout à l'autre du bandeau supérieur, une inscription démotique, également datée du règne de Claude, et gardant le souvenir d'un certain *Prthnis* (Parthénios), fils de *Pamin* et de la dame *Tapahoui* (Tapsois), «agent d'Isis». Le même personnage a laissé à Koptos une foule de monuments de sa présence, sous la forme de stèles de tout genre, hiéroglyphiques, démotiques et grecques, dont beaucoup sont au Caire, dont Petrie a recueilli quelques-unes, et dont nous avons encore trouvé plusieurs autres; nous apprenons par ces documents que

⁽¹⁾ Voir la phot. de REINACH, *loc. cit.*, pl. II, prise du sud.

⁽²⁾ Sur la phot. précitée ne sont que trop visibles les rainures laissées par l'affûtage des outils des extracteurs de *sebakli*;

Annales du Service, 1910.

leur plus grande hauteur marque, en tenant compte de la hauteur d'homme, le point jusqu'auquel la porte disparaissait dans la butte lorsque l'exploitation en fut commencée.

Parthénios resta en fonctions, à Koptos, sous le règne de quatre empereurs, Tibère, Caligula, Claude et Néron⁽¹⁾.

On ne sait absolument rien du tracé du mur dans lequel la porte de Claude était encastrée, et l'on ne voit pas nettement comment il pouvait se placer par rapport à l'enceinte voisine. Cette dernière, d'ailleurs, étudiée avec soin par la fouille dans la région de l'angle, a révélé une structure compliquée, et des remaniements qui permettent de supposer toute sorte de déplacements à travers les âges. Sans entrer dans le détail, nous dirons que le mur de 2 m. 50 cent. d'épaisseur dont on dégage, aujourd'hui, d'importants restes à l'est de la porte de Claude (47 du plan), est une maçonnerie très tardive, reposant sur les assises conservées d'un autre mur de briques, en grande partie démoli, et qui est celui dans lequel le pylône 43 était inséré : la maçonnerie post-romaine de 47 est de plan discordant avec la précédente, et l'on ne sait pas où et comment elle s'amortissait du côté des ruines du temple. Nous dirons encore qu'à l'époque de l'enceinte romaine, il s'y ouvrait, dans la face occidentale, une porte de pierre (49), à peu près dans la direction de la porte de Neclanébo et de l'avenue de colonnes qui la précède, et que cette porte 49, presque complètement détruite aujourd'hui, avait été décorée, elle aussi, aux noms de Claude; à l'époque de la maçonnerie de 47, elle disparut noyée dans le massif de brique⁽²⁾.

Dans l'angle du mur, en 48, furent explorées plusieurs maisons, de celles qui à l'époque romaine tardive et à l'époque copte ont envahi l'ancienne enceinte sur ses deux faces, et dont les débris accumulés forment la masse de toute la longue butte 37. On suit également l'invasion des habitations particulières qui s'installèrent dans le *temple du sud* en même temps que dans le *petit édifice du centre*; ce sont tout d'abord des maisons de briques cuites, bâties dans les colonnades de la région 42 et fondées, à une quarantaine de centimètres au-dessus du dallage romain, sur la couche des décombres qui s'y étaient déposés; on constate ensuite que la hauteur des

⁽¹⁾ Les monuments de *Parthénios fils de Pamiris*, «prostatès» d'Isis à Koptos, seront l'objet d'un article spécial qu'Ad. Reinach et moi devons prochainement écrire ensemble.

⁽²⁾ Sur la phot. précitée de REINACH, *loc. cit.*, pl. II, on voit, à droite de la grande porte, les maçonneries du mur 47, avec les restes de la porte 49 émergeant de la brique postérieure.

décombres atteint 1 m. 20 cent. au-dessus du dallage, et qu'un édifice est construit, sur le sol ainsi formé, avec des blocs décorés de l'époque gréco-romaine.

De nombreux vestiges d'époque tardive ont été révélés par les sondages dans la zone entre les maisons modernes et le temple. Nous avons déjà parlé de la chambre funéraire 45, que les *sebakhin* avaient dégagée et qui fut fouillée par les agents du Service des Antiquités en 1902; la fouille nous a rendu, en 46, une chambre tout à fait semblable, violée anciennement comme l'autre, d'ailleurs, mais portant encore des restes du mastaba de briques qui l'enveloppait; une porte, ménagée dans la seule paroi de pierre parementée et visible, donnait accès dans une chambre cubique où reposait le cercueil de pierre, soigneusement construite et décorée de scènes et d'inscriptions peintes dont malheureusement il reste très peu de chose.

ÉGLISES DE L'OUEST. — Les édifices que nous désignons ainsi se trouvent sur la lisière occidentale du champs de ruines, dans une situation que nous avons déjà décrite près de l'extrémité sud du bourg de Kift. Il n'en subsiste, presque partout, que de grosses fondations en blocs de pierre, dont les éléments supérieurs, par endroits, sont reconnaissables comme ayant fait partie du sol des édifices, et déterminent ainsi la cote des dallages disparus des espaces intermédiaires. Parmi les rares éléments des superstructures encore en place, on remarque deux socles carrés (4) qui évidemment encadraient une grande porte; c'est sur ces socles, à ce qu'il paraît, que s'élevaient les deux piliers de granite de Thoutmès III récemment rapportés au Caire; nous avons dit un mot de ces piliers plus haut.

L'élément architectural le plus intéressant du groupe est le grand baptistère à l'est du bâtiment principal⁽¹⁾; comme il n'en subsiste que les fondations, jusqu'au niveau du dallage, on ne peut savoir s'il communiquait de plain-pied avec les salles voisines, ou s'il formait un édifice isolé. La cuve, cependant, est intacte, de forme octogone, et ménagée, à partir de la cote

⁽¹⁾ Les éléments les plus importants de la description qui suit sont reconnaissables sur la phot. de REINACH, *loc. cit.*, pl. V,

qui montre, vus du nord-ouest, la cuve dans son massif de maçonnerie et le grand pilier debout (6) qui la domine.

du dallage, dans la masse d'une énorme fondation de 2 m. 50 cent. de hauteur; cette cuve est profonde de 1 m. 40 cent., large de 2 m. 20 cent. au fond, où l'on accède par quatre escaliers en pente raide⁽¹⁾; le fond est garni d'un beau dallage en marbre blanc. Quatre socles puissants, fondés à la même profondeur que le massif central et disposés aux quatre angles, portaient de grands piliers carrés en granite rouge, pris dans le même temple de Thoutmès III que ceux qu'on avait utilisés pour la porte 4; les piliers destinés au baptistère avaient été coupés, à la demande de la hauteur de la toiture qu'ils devaient supporter et de l'inégalité des socles disposés pour les recevoir, et leurs tableaux martelés complètement, à l'exception du signe ☩ qui subsiste sur l'un d'eux, curieusement respecté par les destructeurs à cause de sa ressemblance avec le signe de la croix.

Le pilier du nord-est (6), seul, est encore debout sur son socle, et constitue, nous l'avons déjà remarqué, le point de repère le plus remarquable du champ de ruines dans cette région. Les autres piliers gisent à terre aux abords, avec d'autres colonnes de plus petit module, également en granite rouge, taillées à huit pans sur base circulaire, et dont on peut supposer qu'elles entouraient immédiatement la cuve et supportaient une couverture intérieure.

Toute la surface occupée par le baptistère et les salles de l'ouest est couverte d'une multitude de blocs provenant de la démolition des parties supérieures⁽²⁾. Pour les murs de la superstructure, on avait martelé ou retaillé les matériaux pris dans d'anciens édifices et portant des tableaux et inscriptions hiéroglyphiques; mais on ne prit pas la même peine pour les blocs destinés à disparaître, sous la surface du sol, dans les fondations, si bien que ces fondations nous rendent aujourd'hui d'innombrables fragments des temples de l'époque ptolémaïque et de l'époque romaine. Ils sont de toutes sortes; l'architecte copte bloquait pêle-mêle des éléments de muraille, des tronçons de colonnes rondes, de vieilles tables d'offrande, sans souci de la forme ni de l'appareil. Ayant dégagé ces fondations jusqu'à la base, nous en

⁽¹⁾ Sommairement relevé par PETRIE, *Koptos*, pl. XXVI.

⁽²⁾ Les phot. de REINACH, *loc. cit.*, pl. V

et VI, donnent une bonne idée du spectacle de dévastation et d'extrême désordre qu'offre ce quartier des ruines.

fûtes récompensés par la découverte d'un très bel autel en granite noir, revêtu d'une élégante et sobre dédicace aux noms de Ptolémée Philadelphie et d'Arsinoé. Dans les décombres gisait également, en trois morceaux, un beau pilier en granite rouge de Thoutmès III, décoré sur deux faces et non martelé, dont les fragments rapprochés nous ont rendu le semblable du pilier intact précédemment transporté au Caire : pilier de Thoutmès et autel de Philadelphie ont paru dignes, malgré leur poids considérable, d'être rapportés en France.

Une autre trouvaille intéressante fut celle de plusieurs blocs, employés dans les substructions des grands piliers du baptistère, et provenant d'une frise architecturale profilée en gorge sur laquelle se répétaient, en superbes hiéroglyphes sculptés en relief, les cartouches de Césarion et de Cléopâtre Philopator. Un autre bloc avec les cartouches de Césarion gisait tout près de là, et ces monuments des derniers Ptolémées nous rappellent le petit temple qu'ils élevèrent à l'extrémité sud de la ville et que nous avons décrit. Quant à l'édifice détruit d'où provenaient les blocs réemployés dans l'église, il semble, d'après la forme de la grande frise concave et la disposition de ses inscriptions avec les cartouches juxtaposés du roi et de la reine, que c'était une *cella* tout à fait analogue à celle de Cléopâtre Philopator et Césarion à Erment, dont la frise extérieure est décorée de manière remarquablement semblable⁽¹⁾. Si l'on observe en même temps que la grande base de Césarion, rapportée en 1908 par Covington et dont nous avons parlé plus haut, se trouvait sur le champ de ruines à une soixantaine de mètres des églises⁽²⁾, et que ce bloc de granite, comme il a été expliqué par Daressy⁽³⁾, est une base pour un groupe de statues divines, on sera conduit à penser que la chapelle disparue abritait ce dernier monument, et que le socle, maintenu en place par sa masse considérable, marquait encore l'emplacement du petit édifice.

Il résulte de tout cela, comme on voit, que sous Cléopâtre et Césarion il régna à Koptos une notable activité constructrice, puisqu'on éleva au moins deux chapelles, celle du *temple du sud* et celle voisine des églises. Rappelons

(1) LD IV, 65 a.

(2) Plan-croquis de Daressy en 1889, inédit; archives du Musée du Caire.

(3) DARESSY, *loc. cit.*, dans *Annales du Service des Antiquités*, IX (1909), p. 36-40.

une dernière fois que la titulature de Césarion, telle qu'on la trouve sur la base de granite et dans la chapelle du sud, a été confondue jusqu'à présent avec celle de Ptolémée XIII, et que nous venons seulement d'acquérir les moyens de l'en différencier certainement.

Revenons au groupe des édifices chrétiens, pour noter que l'église proprement dite était au sud-ouest, comme en témoigne la fondation découverte de l'abside hémicirculaire (1). Immédiatement à l'est, sous le sol d'une cour limitée par l'église et les bâtiments du côté opposé, était une cave, descendue à 3 m. 50 cent. au-dessous des dallages des édifices, et limitée par de gros murs en briques cuites distants de 4 mètres de l'est à l'ouest; la chambre principale se termine, du côté du sud, à un arc de voûte en pierres de taille de grande dimension, appareillé en plein cintre sur pieds-droits verticaux (1).

Au sud des précédents édifices, enfin, se trouvait un autre groupe de grandes salles en blocs de pierre, de plan irrégulier et de construction irrégulière dans le détail; il en reste les fondations et, au point 7, une sorte de montant d'angle de forme très indéterminée (2).

SONDAGES DE RECONNAISSANCE DANS LE GRAND TEMPLE. — Nous entrons, ici, dans le domaine des fouilles anciennes de Petrie, dont nous avons rouvert les tranchées pour localiser avec précision les éléments de son plan de 1894. A part quelques sondages isolés que notre relevé néglige, nos recherches de 1910 n'ont porté que sur la moitié occidentale de l'aire du temple, immédiatement voisine de notre grande fouille du *centre*, c'est-à-dire sur les approches du grand temple, pylônes et avenues d'accès, à l'exclusion presque complète du temple proprement dit. Même dans ces limites restreintes, cependant, et malgré la faiblesse des ressources que nous avons pu affecter à cette partie du travail, il suffit de rapprocher notre plan au $\frac{1}{1250}$ de l'ancien plan au $\frac{1}{1000}$ de Petrie (3), pour voir qu'en beaucoup de points nous

(1) Voir REINACH, *loc. cit.*, pl. VI, phot. prise du nord-ouest et montrant les caves en briques léantes dans les amoncellements de blocs, terminées en arrière par la voûte en pierres de taille 3; au

fond, à gauche, le montant 7 dont on va parler.

(2) Voir note précédente et la phot. citée.

(3) PETRIE, *Koptos*, pl. I.

avons pu déterminer et préciser grandement la forme des choses, et pour comprendre qu'une fouille intégrale du grand temple pourrait encore donner les plus importants résultats.

Le grand temple occupait la moitié nord de l'espace enclos par le péribole, et avait sa façade à l'ouest. Des restes importants du Moyen Empire y furent trouvés par Petrie, notamment les blocs de Noubkhopirra Antef remployés dans les dallages, et un énorme montant de granite rouge de Senousrit I^{er}, immuable par son poids et qui aujourd'hui encore reste dans la portion où Petrie l'a vu, culbuté bizarrement et debout sur sa tête; mais dans son ensemble, la plus ancienne architecture que l'on retrouve dans les ruines actuellement découvertes est un dispositif d'époque ptolémaïque. A des époques diverses, ensuite, furent construits en avant de la façade ptolémaïque des pylônes, ouvrant dans des murs toujours plus éloignés vers l'ouest, trois murs, au total, et trois séries de pylônes, dont les derniers atteignent l'enceinte même du péribole et s'y enchâssent en une curieuse combinaison d'entrées monumentales. On pourrait s'attendre, d'après cela, à ce que les plus récentes de ces constructions soient celles qu'on rencontre les premières en venant de l'ouest; mais les remaniements ultérieurs ont exercé, dans cette région, des bouleversements si profonds et tant de fois réitérés, qu'une parcelle de ces ruines peut garder le souvenir de toutes les dates de la période romaine.

A l'époque de sa splendeur, le temple avait dans sa façade occidentale deux portes, distantes de 18 mètres d'axe en axe. Nous ne les connaissons pas, et il est peu probable qu'on les retrouve jamais dans les vestiges informes des dallages du temple proprement dit, mais nous relevons, sur tout leurs parcours de l'ouest à l'est, les deux avenues parallèles qui, à travers pylônes et passages rigoureusement alignés, couraient des entrées du mur du péribole jusqu'à la façade de l'édifice. L'avenue nord est jalonnée par la porte monumentale 8, les vestiges du pylône 12, le pylône 16 et l'avenue des colonnes 19; l'avenue sud comprend la porte 9, le pylône 14-13, le pylône 17 et le grand escalier 20. Nous allons parcourir toutes ces constructions, en nous arrêtant, de l'ouest à l'est, aux passages ouverts dans chaque mur d'enceinte.

Des deux entrées construites dans le mur du péribole, celle de gauche (8) est d'architecture ingénieuse et non sans élégance. Un petit pylône en pierres

de taille⁽¹⁾ se resserrait en avant d'une cour très petite, formant une sorte de corps de garde, au fond de laquelle s'ouvrait une baie étroite dessinée par une porte à montants et couronnement en pierre : pylône et porte en pierre étaient encastrés dans une maçonnerie de briques crues dont le plan montre la disposition. Franchie la porte, on se trouvait dans un espace rectangulaire, en retrait sur le parement intérieur de l'enceinte mais complètement ouvert en avant. La largeur du dispositif n'est pas inférieure à 18 mètres, et les maçonneries de brique qui l'encadrent couraient à droite et à gauche sur une épaisseur égale, évidées de chambres dont le plan est devenu très difficile à reconnaître. Les montants de la porte de pierre sont encore debout, privés du couronnement; leur face occidentale est décorée de tableaux avec inscriptions et cartouches extrêmement détériorés et tout à fait illisibles, mais des analogies de disposition permettent de considérer cette porte comme voisine chronologiquement de celle de Claude décrite plus haut auprès du *temple du sud* (50). Le pylône en avant est également romain; les faces de la chambre en retrait sont décorées d'inscriptions⁽²⁾.

La grande porte de droite 9 nous montre une très belle substructure romaine en pierres de taille sans décor, très apparentée avec les substructures 36 au nord-ouest des *édifices du centre*; une légère inclinaison du parement sur la face est souligne la position dans le mur de cette maçonnerie très robuste, à faces planes.

Le mur suivant, où s'ouvrent les passages 12 et 14-13, a été bouleversé dans de telles conditions qu'on a quelque peine à en rétablir l'histoire. Le passage 12 était un pylône décoré, presque complètement démoli mais où l'on retrouve encore, sur les éléments conservés de la partie gauche, un beau cartouche de Claude. Le pylône 13 est probablement de la même époque, avec les tableaux romains qui le décoraient et qu'on retrouve sur

⁽¹⁾ Comme dans toutes les autres régions de notre plan, la pierre de taille est indiquée en noir, la brique en hachures.

⁽²⁾ Il ne reste plus de cette construction que l'assise de base; voir la phot. de REINACH, *loc. cit.*, pl. VII, prise du sud-

ouest pour montrer les montants de pierre de la porte encastrée dans le mur de briques, et la partie conservée du pylône, du côté gauche de l'avancée. Au fond, sur la gauche, le grand pan de mur 10, et la butte de décombres 11 qui subsiste dans l'angle de l'enceinte.

les assises inférieures conservées de la partie droite; en tout cas ce pylône est antérieur à Néron, car c'est sous le règne et au nom de Néron que fut construit en avant le petit édifice 14, qui n'était pas une chambre, mais une simple amplification, un prolongement du passage de pierre; sur la paroi méridionale, intéressante dédicace de Néron, qui « parfit ses monuments éternels de la maison de son père illustre Min, le grand dans [. . .], qui parcourt les Deux-Terres en la fougue torrentielle de son phallus ⁽¹⁾. » Plus tard, à une époque difficile à déterminer, pylône 13 et avant-pylône de Néron furent démolis, mais seulement jusqu'à 0 m. 60 cent. du dallage : le sol ancien était-il déjà remblayé, à ce moment, sur cette hauteur de 0 m. 60 cent.? Sur le dallage antique, cependant, on posa de grossières maçonneries, où nous retrouvons des blocs aux cartouches de Claude, et qui, sur la hauteur même où les anciens édifices existaient encore, soit 0 m. 60 cent., fermèrent en avant et en arrière l'avant-pylône, de manière à faire de 14 une sorte de chambre close; après quoi, sur le sol remblayé et aplani, on éleva une construction de briques dont les murs recourent, en plan, les pierres de taille anciennes. Plus tard encore, à une date correspondant à une nouvelle élévation du sol de 0 m. 50 cent., un assez grand bâtiment fut construit en 15, sur le plan de l'ancien mur, en blocs de pierre surmontés d'un mur de briques. A une date ultérieure, enfin, cet édifice 15 fut totalement rempli d'un blocage en briques d'un module énorme ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Le nom de la résidence de Min est omis dans la formule, et, à ce qu'il semble, par simple oubli; peut-être doit-on le restituer d'après la formule analogue, mais plus courte, qu'on trouve sur une stèle au nom de Néron provenant de la même place (PETRIE, *Koptos*, pl. XXII) et sur laquelle on lit : « . . . fit ses monuments à son père Min-Ra (?), qui parcourt le monde, le dieu qui réside dans *Ha-shaour*. C'est une des stèles de l'officier *Prthuis* fils de *Pamin* dont nous avons parlé plus haut, à propos d'un acte d'ado-

ration gravé par le même personnage sur le fronton de la porte de Claude voisine du temple du sud.

⁽²⁾ Nous savons aujourd'hui, par les fouilles exécutées en 1911 au sud de cette place, entre le pylône 14-13 et les édifices du centre, qu'un énorme mur de fortification — le blocage de 15 — couvrit, à l'époque byzantine, sans doute, les ruines des anciens pylônes, exactement sur le plan du mur antique où ces pylônes étaient insérés; au sud du chemin moderne, cette enceinte tardive faisait un

La muraille suivante du côté de l'est était de plan irrégulier, car les faces intérieures (orientales) des pylônes 16 et 17 ne sont pas sur le même alignement. Le pylône 16 est dégagé seulement à moitié, toute la partie droite encore enfouie sous une butte de décombres; ce qu'on voit, conservé par places sur deux ou trois assises de la superstructure, montre un décor romain et des inscriptions où l'on remarque en plusieurs endroits les cartouches de Claude. Le plan est intéressant, avec, en avant du pylône proprement dit, un système de retraits et de petites chambres closes formant corps de garde, le tout en pierre et décoré comme le reste. Quant au pylône 17 de l'autre avenue, il n'en subsiste que les fondations de la moitié de droite.

Les passages 16 et 17 débouchent dans une esplanade 18 où, pour la première fois, nous rencontrons des restes d'un grand dallage non détruit en totalité. A l'est, cette esplanade finit à la base du mur de soutènement d'une terrasse dont la crête domine le dallage inférieur de 1 m. 30 cent., la différence étant rachetée et la communication établie par deux escaliers, l'un, développé largement et en pente très douce, dans l'axe de l'avenue du sud, l'autre, plus étroit et plus raide, singulièrement disposé à égale distance de l'avenue du sud et de l'avenue du nord, c'est-à-dire, à ce qu'il semble, dans l'axe médian de l'édifice. Quant à l'avenue du nord, elle se prolonge, sans escalier, par l'avenue de colonnes 19, dont le dallage, en grande partie conservé, n'est que le prolongement continu de celui de l'esplanade 18. Les entre-colonnements de droite (sud) de cette avenue 19 sont fermés par un mur élevé jusqu'au niveau même de la terrasse 22, de manière à faire soutènement, du côté du nord, pour cette terrasse, dont nous avons ainsi un angle ⁽¹⁾.

crochet vers l'est de manière à éviter la masse des *édifices du centre*, et c'est à elle qu'appartiennent les gros murs 28, double chemise de brique qui retenait un bourrage de terre. Entre la section 28 et la section 15, ce mur tardif comprenait une énorme tour semi-circulaire faisant saillie du côté de l'ouest. On voit qu'à l'époque où ce mur d'enceinte fut construit, on jugea à propos de laisser

en dehors la *butte du centre*, dont la masse compacte joua peut-être le rôle d'un bastion avancé, par rapport à la courtine neuve.

⁽¹⁾ Voir la phot. de REINACH, *loc.cit.*, pl. VIII : le grand escalier 20, au premier plan, et le petit escalier 21, vus du sud, le mur de face de la terrasse 22, aboutissant au fond à l'alignement sud de l'avenue de colonnes 19.

La dissymétrie du système ⁽¹⁾ fait clairement comprendre qu'il y a eu des remaniements importants à cette place, et l'on en acquiert immédiatement la preuve en retrouvant, sous le dallage haut 22 complètement enlevé au voisinage de la crête des escaliers, des portions d'un dallage inférieur exactement de niveau avec celui de 18 et identique à lui par la nature des matériaux et de l'appareil. On voit ainsi que la terrasse et ses escaliers furent construits par dessus un dallage ancien qu'ils enfouirent à 1 m. 30 cent. de profondeur, et qu'on ne laissa à découvert que dans les limites de l'esplanade 18 et de l'avenue 19; les colonnes 19 appartenaient au dispositif ancien et furent respectées, au moins dans leur section inférieure, mais la rangée de colonnes de droite aménagée en mur de soutènement pour la terrasse nouvelle.

Le dispositif ancien est très probablement ptolémaïque. Quant au deuxième dispositif représenté par la terrasse et ses escaliers, tout porte à croire qu'il est du début de l'époque romaine.

A l'est de la crête 21-22, le terrain est bouleversé jusqu'à la dévastation; dallages de première et de deuxième époque ont disparu pour la plus grande partie, et ne se retrouvent que dans les vestiges dont l'espèce de banc et les ilots 23 marquent les contours: ces témoins isolés permettent une étude commode des fondations, et l'on constate, notamment, que sur le dallage inférieur, le dallage de deuxième époque a été établi sans interposition de terre, le surélévement de 1 m. 30 cent. étant obtenu, en entier, par la superposition de plusieurs lits de blocs de pierre.

A partir de la région 23, et vers l'est, nous n'avons plus que des sondages isolés, dont la plupart sortent des limites de notre plan d'ensemble; dans nombre d'entre eux est encore apparu le dallage de deuxième époque et au-dessous de lui le dallage ancien. Mais la fouille, de ce côté, était à peine commencée en 1910.

Il faut dire un mot, enfin, de l'existence d'un temple de *troisième période* dont le dallage monte à 1 m. 20 cent. plus haut que celui de la terrasse

⁽¹⁾ Le plan de Petrie porte, sur l'emplacement de l'avenue 19, un escalier, symétrique en quelque sorte de l'escalier

20; mais il nous a été impossible d'en retrouver trace entre les deux rangées de colonnes de l'avenue.

et des témoins 23, soit à 2 m. 50 cent. au-dessus du dallage 18-19 de l'époque ancienne. De ce troisième temple on rencontre des restes, d'ailleurs très démolis, dans la région orientale des ruines, hors des limites de notre plan, et aussi en 24 et dans la ligne à l'est de 24, où subsistent des portions de dallage entre des colonnes cylindriques sans décor sur bases carrées ⁽¹⁾. La forme des éléments et la mauvaise qualité des fondations attribuent clairement cet édifice à l'époque romaine tardive; il n'a rien de commun avec le temple en avant duquel furent construits les beaux pylônes de Claude et de Néron, et qui est très probablement, lui aussi, du début de l'époque romaine, ayant fait partie du même ensemble architectural que la terrasse aux escaliers.

Pour résumer la description qui précède, il faut distinguer entre la région à l'est et la région à l'ouest du mur 16-17. A l'est de cette limite, dans l'état actuel de nos renseignements, on a les substructions et des restes d'organes d'un temple ptolémaïque, que recouvrent les substructions et les débris bouleversés d'un grand édifice du I^{er} siècle, et plus haut encore, de mauvaises ruines de l'époque romaine tardive. A l'ouest de l'esplanade 18, on ne trouve que de beaux pylônes romains du I^{er} siècle, construits au temps de la splendeur du temple, alignés le long de deux avenues parallèles est-ouest et ouverts dans trois murs d'enceinte successifs dont le plus avancé est celui même du péribole.

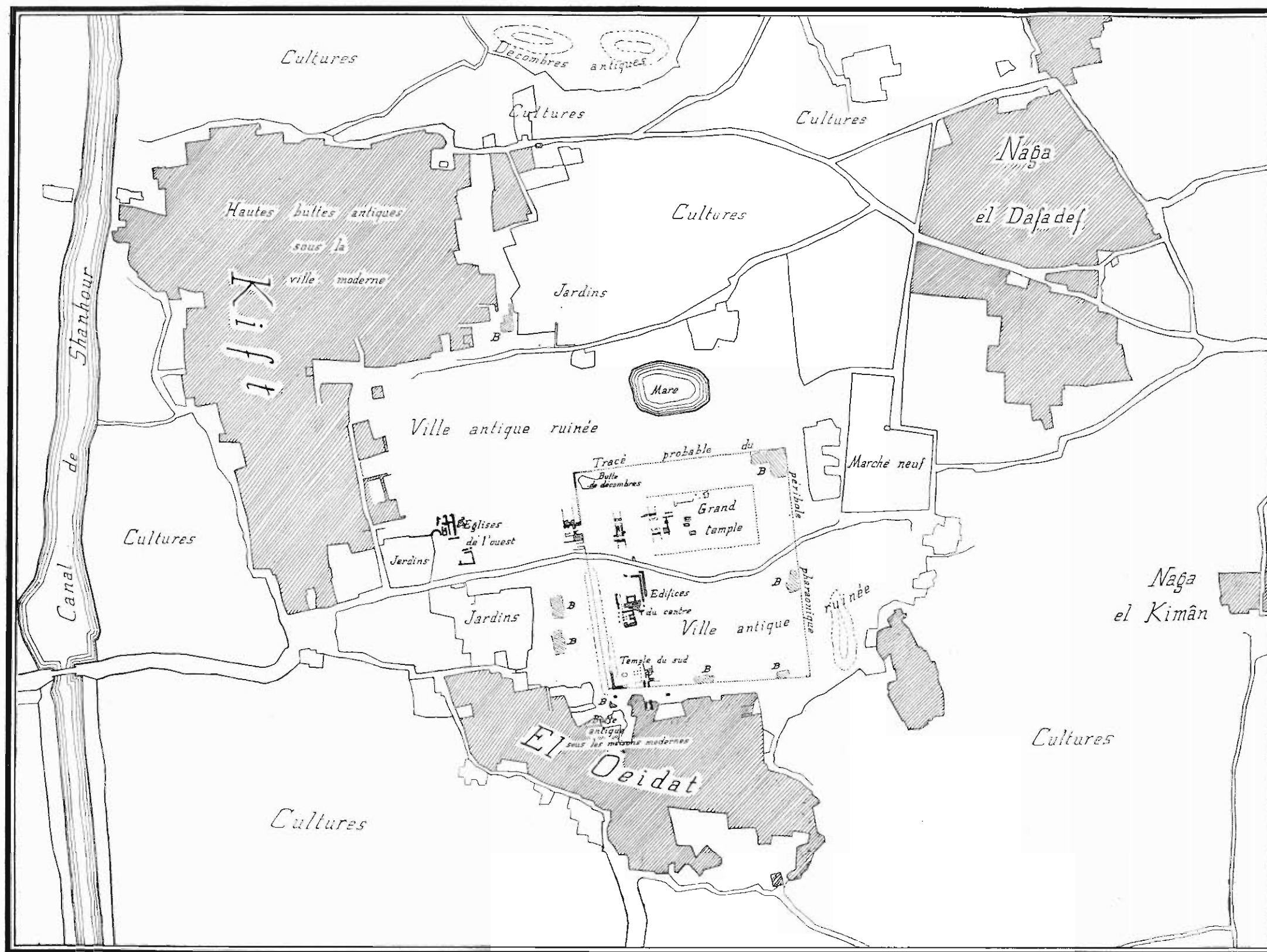
L'exposé qu'on vient de lire était déjà rédigé au moment où commencèrent, à Koptos, les travaux de la deuxième campagne, dont Ad. Reinach, au début de la présente année, assumait la charge pour la Société française des Fouilles archéologiques. Au cours des pages qui précèdent nous avons été conduit, à plusieurs reprises, à faire intervenir les résultats obtenus en dernier lieu, mais tout n'en reste pas moins à dire du travail très vaste accompli, ces derniers mois, dans le grand temple, au voisinage des *édifices du centre* et sur plusieurs emplacements laissés intacts l'année précédente. Il est possible, de plus, qu'une troisième campagne de fouilles ait lieu

⁽¹⁾ La plus élevée des colonnes 24, très visible à distance, est le point de repère principal du centre du champ de ruines.

pendant l'hiver 1911-1912. On voit qu'en attendant des résultats nouveaux, il importe de considérer les fouilles de Koptos comme une entreprise inachevée, en cours d'exécution et de rendement actuel, et c'est pourquoi nous nous abstenons, ici, de toute espèce de considérations historiques de caractère général, dont les conclusions courraient le risque d'être démenties par de prochaines trouvailles.

R. WEILL.

9.



Le champ de ruines de Koptos.

Échelle de $\frac{1}{5.000}$

